

Journal La Plume de Dauphine Trimestriel gratuit n°10

Université Paris-Dauphine Place du Maréchal de Lattre de Tassigny 75775 Paris Cedex 16, France Association loi 1901

Directrice de publication : Annaelle Assaraf **Rédactrice en Chef :** Laurie-Anne Riera

Chefs de rubriques

Pôle Actualités Dauphine : Mélanie Jaouën **Pôle Décryptage économique :** Pierre-Hernan Rojas

Pôle Débat de société : Lionel Pelisson Pôle Culture : Charles Moulinier Becher

Pôle Sport : Mélanie Jaouën

Pôle Expression libre : Marie-Alix Danton **Pôle International :** Laurie-Anne Riera

Bons Plans: Paris-Ci

Couverture: Remerciements à Anne-Laure Mitchell,

Paul Chevalier et Sébastien Douétil

Mise en Page: Manon Lescroart, Joseph Harari

Impression: Cadran Impress

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal.

Les textes publiés n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de PSL Research University. ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Retrouvez nous sur www.laplumedauphine.fr et suivez-nous sur Twitter @LaPlumeDauphine!

Participez au journal en envoyant vos articles à redacteurchef@laplumedauphine.fr

Bureau

Présidente : Annaelle Assaraf **Trésorière :** Juliette Dubois

Rédactrice en Chef : Laurie-Anne Riera Secrétaire Général : Charles Moulinier Becher

Responsable communication: Manon Lescroart Responsable financement: Juliette Dubois Responsable pôle technique: Joseph Harari

L'équipe : Loubna Aggoun, Annaelle Assaraf, Juliette Broudin, Julien Da Sois, Marie-Alix Danton, Antoine de Béon, Juliette Dubois, Marie-Sophie Garcia, Laura Hannoun, Joseph Harari, Anne-Sophie Houdu, Mélanie Jaouën, Margaux Julien, Clément Lauer, Julien Laurian, Manon Lescroart, Frédéric Lucas, Hugo Matricon, Charles Moulinier, Barnabé Monnot, Eva Nahoum, Lionel Pélisson, Laurie-Anne Riera, Céline Poizat, Pierre-Hernan Rojas, Jean Sesquès.

Nous contacter: laplumedauphine@gmail.com



Nos partenaires







Le mot de la Présidente

Petit poisson deviendra grand », c'était nourri de cet adage rempli d'espoir que La Plume voyait le jour il y a maintenant plus de 2 ans. Voilà que notre 10ème numéro accompagne cette rentrée, avec la même essence que précédents, en essayant toutefois de faire toujours mieux, d'aller plus

loin dans nos idées, d'approfondir davantage des sujets qui nous touchent tous, nous étudiants. Gardez en tête, nouveaux dauphinois comme dauphinois confirmés, que La Plume c'est avant tout votre journal. Laissez s'exprimer l'âme d'écrivain qui sommeille en vous pour nous envoyer vos articles sur les sujets que vous affectionnez, sur lesquels vous voulez réagir, qu'on se fera un plaisir de mettre en lumière. Et si vous voulez rejoindre le navire, participez à notre aventure, je vous invite vivement à vous manifester. Laissez aller votre plume

> Annaelle Assaraf, Présidente de la Plume, L₃ Gestion

« Pensez-vous faire partie de l'élite ?»



es élites constituent un fait Isociologique qui nécessite toutefois un travail de définition. Pareto distingue une élite dirigeante

au singulier et des élites non dirigeantes au pluriel. Il y a ceux qui sont meilleurs dans leur domaine d'activité (notion d'excellence) et ceux qui composent un groupe minoritaire occupant une place supérieure dans la société (notion de prééminence) du fait de leur mérite, de leur culture ou de leur richesse.

Ne confondons pas élite et élitisme. L'élite correspond au groupe des meilleurs et l'élitisme à sa sélection. Il s'agit alors de favoriser l'élite au dépend de la masse. À travers les instruments de sélection que nous connaissons et l'imposition d'un certain niveau, l'élite produit une mystique de la qualité. Mais qu'est-ce qu'un « meilleur » ? Le QI ou les performances sportives, par exemple, sont des critères objectifs. Mais mesurent-ils vraiment « le meilleur » et surtout, le meilleur dans quoi, de quoi ? Le QI mesure quelque chose, mais est-ce l'intelligence ? Les records sportifs permettent de classer les individus qui pratiquent la discipline, mais sont-ils le bon étalon pour identifier un athlète complet (celui qui ne sera pas usé à 30 ans et ne connaîtra pas ensuite une déchéance physique)? Et puis, si certaines activités peuvent être facilement quantifiées, cela paraît moins évident pour d'autres (prix littéraire, prix de beauté...).

Une fois les contours de l'objet défini, il apparaît légitime de savoir si l'idéal démocratique est compatible avec l'existence de l'élite. Notre démocratie est issue de la plus radicale des révolutions qui a érigé en dogme le principe d'égalité. Tout, donc, dans ses origines et les principes de ses fondateurs, rendait insupportable la sélection opérée par l'École républicaine et invitait à la démocratisation des études! La démocratie paraît supposer l'égalité des statuts ; or, l'existence même de l'élite implique un rapport de supério-

Bien que tout le monde décrie l'élite, tout le monde veut en faire partie. Cela induit-il pour autant une circulation des élites ? Comment quelqu'un qui n'était pas membre de l'élite peut-il y accéder et inversement, comment perd-t-on sa qualité de membre de l'élite ? Pareto reste convaincu qu'une mobilité sociale est possible. A contrario, Bourdieu souligne la dimension illusoire du principe d'égalité des chances dans l'accès à l'éducation publique et aux plus hautes sphères de l'État via les concours. Pour lui, l'école fonctionne comme une machine de sélection sociale.

Mais, si les hommes acceptent l'inégalité sociale et intellectuelle, ils ne se résignent pas à être considérés comme des sous-hommes! On ne peut réduire la connaissance au savoir académique. D'autre part, l'aptitude intellectuelle ne coïncide pas forcément avec l'aptitude à se couler dans le moule culturel et éthique de l'École et à réussir aux examens. L'élitisme républicain qui caractérise notre École française ne convient ni à la majorité des jeunes d'humble d'origine, ni aux esprits originaux et riches de curiosité intellectuelle et de savoir mais atypiques! Nous nous évertuerons dans ce dossier à dresser une étude historique, sociologique et culturelle de l'élite. Nous remettrons en cause la pseudo-circulation des élites et soulignerons la persistance des inégalités sociales qui entache le principe d'égalité que se doit de garantir notre démocratie.

Laurie-Anne Riera, Rédactrice en chef de la Plume, L3 Droit Parcours Droit et Société

Actu Dauphine

Dauphine, mythe ou réalité?

International

L'Etat islamique: une menace

DOSSIER

Les élites Décryptage Culture

Débats de société

Rétablissons la vérité!

Expression libre

Doux souvenirs d'été

Sport

Bons Plans

La pinte à portée de main

Un choix de discipline anodin?

Actu Dauphine

Dauphine et les autres

Classements Shanghai, Challlenges, New York Times, Capital Formation Continue, SMBG, QS World University Rankings Employer Reputation... les « school evaluations » vont bon train. Et ce n'est pas pour déplaire à l'Université Paris Dauphine qui est toujours dans le peloton des établissements d'excellence. Plus qu'une fac, l'établissement formerait-il des élites ?

Derrière HEC, l'ESSEC et EM Lyon, talonnant de près Science Po Paris, concurrençant les IAE, devançant au côté d'Assas, la Sorbonne et Paris-Sud, notamment, d'autres universités offrant une formation équivalente à la sienne, Dauphine rivalise sans complexe avec les grandes écoles.

Alors que la tendance éducative est à la professionnalisation, les cursus universitaires se valorisent. Ainsi, le numéro spécial « Meilleurs masters » du magazine Challenges d'avril dernier, fait mention de notre université, non seulement dans les domaines de gestion, management, finance mais aussi en droit, en économie solidaire et développement durable et en marketing & communication. À titre d'exemple, le master 202 de Dauphine (Contrôle, gouvernance et stratégie) apparaît comme l'un des meilleurs dans son domaine. Très sélectif avec seulement 1/10 de postulants reçus, ses étudiants peuvent prétendre à un salaire annuel à la sortie de 45 000 euros. En droit, c'est le master 214 (Droit des affaires) qui est le plus en vue. Avec 30 étudiants par promotion et un salaire annuel en début de carrière de 48 000 euros, il est le 3e dans son domaine au classement SMBG de cette année, derrière Assas et...devant les autres facultés!

Mais plus que proposer des enseignements diversifiés et de qualité, Dauphine se démarque des autres universités par sa sélection à l'entrée, depuis qu'elle a obtenu le statut de grand établissement en 2004. Les licences qu'elle délivre changeront, à ce titre, de dénomination dès la rentrée 2014, pour se nommer, non plus « licences nationales », mais « licences d'établissement donnant le grade de licence » comme l'a indiqué le président de l'Université Laurent Batsch dans une récente interview accordée au Monde.

Par ailleurs, les nombreux partenariats que possède l'université participent à son prestige. Depuis le mois de mai 2013, l'université en a ainsi signé plusieurs avec chaque IEP de province. Il s'agit par là de mettre en place, d'une part, des passerelles et des doubles diplômes – les étudiants des IEP pourront valider le DEGEAD lors de leur deuxième année pour intégrer une L3 à Dauphine -, et d'autre part, des classes préparatoires à l'ENA communes ainsi qu'une coopération pour la recherche entre les établissements.

Les cours en TD, l'effervescence associative, l'investissement sportif de Dauphine, le développement de l'ouverture internationale, sans oublier l'instauration de frais de scolarité progressifs en fonction des revenus des familles pour les masters, entre école de commerce et université, Dauphine a choisi : elle sera un grand établissement à part entière!

Que vaut vraiment

Durant l'année, nous n'avons cessé de la critiquer. Mais au fond, nous sommes tous fiers d'en être. Dites Dauphine et les regards s'illuminent... Dites Dauphinois et appréciez le hochement de tête admiratif de votre interlocuteur...nous

Dauphine, par choix

À chaque rentrée, le discours reste le même : « Dauphine est une université de choix ». Illusion ou réalité ? Selon notre sondage réalisé au mois d'août 2014 auprès de 368 étudiants dauphinois, les brochures ne trompent pas ; Dauphine est avant tout choisie par ses étudiants. Ainsi, à la question : « Pourquoi êtes-vous à Dauphine ?», 63% des votants répondent qu'il s'agissait de leur choix favori. À bas les préjugés, Dauphine n'est donc ni l'établissement des recalés science-pistes (15%), ni celui des éternels indécis qui ont vu leur dossier accepté (14%). C'est avant tout l'offre pluraliste et de qualité de l'enseignement dauphinois qui prône dans le choix d'admission des étudiants.

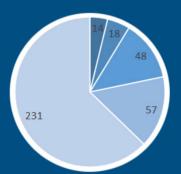


Mélanie Jaouën L3 Droit Parcours Gestion et Finance

Dauphine?

l'avons tous fait, mais connaissons-nous vraiment notre université? Au-delà des préjugés, que vaut vraiment Paris-Dauphine? Comment est-elle évaluée, classée et notée? Peut-elle s'améliorer? Peut-on encore la qualifier d'université?

ou par défaut?



Dauphine parce que...

C'était mon choix favori	231	63 %
J'ai été refusé à Sciences-Po	57	15 %
J'ai été refusé en prépa	18	5 %
J'ai été refusé par une autre école/université	14	4 %
Par défaut: je ne savais pas quoi faire d'autre	48	13%

Des pépites dauphinoises en or, en argent et en bronze

Zoom sur le classement de quelques masters de notre université. Quand Dauphine rafle toute la mise!

NUMERO I AU CLASSEMENT SMBG

Master 225 - Finance d'Entreprise et Ingénierie Financière Master 215 Economie et Gestion des Organisations Médico-sociales

Master 234 - Management des Organisations Culturelles Executive MBA Dauphine ESG-UQAM

NUMERO 2 AU CLASSEMENT SMBG

Master 101 Politique Générale et Stratégie des Organisations Master Marketing & Stratégie, parcours Communication-marketing

NUMERO 3 AU CLASSEMENT SMBG Master 214 Professionnel Droit des Affaires Master 212 Affaires Internationales Master CCA (Contrôle Comptabilité Audit)

Dauphine, à l'heure de l'évaluation

« Working hard to be a leader ». Cette citation de Laurent Batsch est presque devenue le credo de l'université ; sa ligne de conduite vers l'excellence. À en croire le rapport d'évaluation de l'AERES (Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur), réalisé en 2009, des efforts restent à fournir.... Les études, notamment, menées à trois niveaux – la recherche, la formation et la vie étudiante –, mettent en évidence quelques points caractéristiques de l'université.

I) La recherche : les experts notent l'aspect positif de l'incitation financière à la publication par un prélèvement spécifique sur les contrats de recherche. La création depuis 2006 de chaires, en partenariat avec de grands établissements comme l'Ecole Polytechnique et HEC, financées exclusivement par des entreprises professionnelles est, également, appréciée. En effet, il semble que cette mise en place favorise le travail d'équipe des étudiants les plus brillants et encourage la collaboration avec de grandes entreprises.

Toutefois, si le nombre de docteurs a augmenté de 68%, entre 2005 et 2006 contre 39,2% en moyenne dans les autres universités, la proportion de publications, se trouve, elle, à un « niveau honorable » selon le rapport pour ne pas dire insuffisant comparé aux universités étrangères.

2) La formation : l'AERES met en avant l'aspect fortement élitiste de l'établissement. Les 700 étudiants admis en première année sont sélectionnés parmi plus de 6000 candidatures. Détenteurs pour la plupart d'un bac S si ce n'est pas ES, ils sont 80% à avoir obtenu la mention Bien ou Très Bien au baccalauréat.

Une fois n'est pas coutume, l'origine socio-économique des étudiants a un impact considérable sur le choix de leurs études. Ainsi, entre 2006 et 2007, 61,5% de Dauphinois faisaient partie de catégories socio-professionnelles favorisées. Pour pallier ce manque de diversité sociale, l'université a mis en place le programme égalité des chances en 2009.

3) La vie étudiante : d'après le rapport de l'AERES, il fait bon vivre à Dauphine : suivi médical de qualité, nombreuses associations, ressources documentaires abondantes, étudiants investis et concernés. Reste une ombre au tableau : le développement international doit encore être amélioré, tout comme l'insertion professionnelle des étudiants. À ces problématiques, l'établissement a répondu par le développement de la gestion de sa CVthèque mais aussi par la mise en place d'offres de stage à l'international ou en France pour les étudiants. Chaque année, Walt Disney World effectue, ainsi, des recrutements auprès des Dauphinois.

Courage Dauphine, on est sur la bonne voie!

Tribulations de la dauphinoise

ous n'avez trouvé personne pour l'égaler cet été, elle vous a manqué et vous êtes heureux de la retrouver. Vous venez de la rencontrer? Promis elle va vite vous charmer. Ces aventures rythmeront votre quotidien, et puis un sourire s'esquissera sur vos visages quand vous vous reconnaîtrez en elle ; parce qu'au fond, elle est un peu chacun d'entre vous. Elle a retrouvé ses sœurs laissées fin juin la larme à l'œil, elle a retrouvé d'autres sœurs qui ne tarderont pas à adhérer au personnage. La dauphinoise est de retour. Elle revient avec vous sur les temps forts de la vie à Dauphine, et vous prouvera à chaque numéro de la Plume qu'être étudiant c'est bien, mais qu'être dauphinois c'est tellement mieux.

Dauphine mon amour, à un de ces jours!

Partiels terminés, libre comme l'air, je quitte Dauphine. Perdue dans la foule, je me contente d'un salut général, je laisse exploser ma joie au milieu de quelques mille autres dauphinois. C'était il y a 3 mois, je rendais ma casquette de dauphinoise pour goutter à d'autres aventures le temps d'un été. J'avais donné le ton des vacances : celles-ci devaient être inoubliables.

REFAIRE LE MONDE EN 3 MOIS ? CHAL-LENGE ACCEPTED.

Quand la dauphinoise qui sommeille en moi se fait entendre pendant les vacances c'est sa folle envie de dépassement qui s'exprime. A Dauphine notre quotidien oscillait entre cours sensationnels, vies associatives et soirées estudiantines, il fallait donc établir des projets estivaux de taille. Faire la fête, faire un stage, partir au bout du monde, revoir tous les potes, devenir bilingue (voir trilingue), sortir tout les soirs, avoir un job d'été, faire la fête, partir vers trois destinations différentes, arpenter les festivals, se faire des nouveaux potes, un amour de vacances, voir 2, voir 3, faire la fête, revenir bronzée, profiter de la famille, oublier Dauphine mais penser à l'avenir, trouver un colloc', faire la fête, déménager, découvrir Paris, couper la 4G, passer son permis. Vous avez la tête qui tourne d'un coup ? Allez keep calm, l'important c'est d'avoir été ambitieux.

LA VIE RÉELLE D'UNE DAUPHINOISE EN VACANCES

Bilan des courses, j'ai fait la fête (et de unnnnnnn); un peu voyagé, oui, mais avec les mêmes potes que d'habitude, en langue natale (fière de ne pas avoir trahi le français de mon cœur); été 2/3 fois au code (bon promis je l'aurai avant les prochaines vacances — dans combien de temps déjà?). J'ai profité et, Facebook, Instagram, Snapchat et compagnie l'ont compris. Je n'ai pas réussi à me déconnecter et j'assume. Pas de quoi en faire un drame après tout.

PARIS-DAUPHINE, NICE TO MEET YOU

DRINGGG! Retour à la réalité. Sur mon portable, un texto de ma responsable de rédaction préférée (elle aurait mieux fait de couper un peu sa wifi tiens):

- Hello miss dauphinoise, tes tribulations pour le numéro de la rentrée sont rédigées ?

J'aurais tellement aimé répondre :

- La dauphinoise est en vacances, une page blanche fera l'affaire.

Mais, je me suis résignée à :

- Dauphinoise un jour, dauphinoise toujours! Je t'envoie ça sous peu.

Tout est allé très vite, trop vite. J'ai pas vu le temps passé que c'est déjà la rentrée. Paris a retrouvé son dynamisme, voilà que progressivement je retrouve ma routine. Toi le nouveau qui lit ces quelques lignes, pas d'affolement: le quotidien dauphinois sait être euphorique, à toi de le dompter. Et dire, qu'il n'y a pas si longtemps, j'y faisais mes premiers pas. La vie n'est que nostalgie... Profitez et faites les choses bien, le temps passe vite.

7 MOIS POUR ÊTRE SUR TOUS LES FRONTS? CHALLENGE ACCEPTED.

Cette année la dauphinoise est plus motivée que jamais, elle va cartonner, jamais s'absenter, suivre en cours d'anglais, préparer ses TD, être engagée, partagée, aller aux soirées. Et vous savez quoi ? Vous allez tous faire pareil, ou du moins essayer. Dauphine mon amour, je suis de retour.

La dauphinoise.



▲ Illustration de Manon Lescroart

lls sont passés par Dauphine

Christelle Cassou – directrice financière chez Gemalto en Italie

Quel a été votre parcours à Dauphine ?

Je suis rentrée à Dauphine en 2000. Après un DEUG de gestion (ancien DEGEAD), j'ai poursuivi en master Finance. J'ai fait une année de césure durant laquelle j'ai travaillé en audit interne dans le cabinet d'expertisecomptable Bolloré. C'est une fois mon master 2 obtenu que j'ai intégré l'ESCP (Ecole Supérieur de Commerce de Paris) en troisième cycle.

Je pense que mes deux parcours ont été complémentaires. À Dauphine – je pense que c'est encore le cas aujourd'hui –, j'ai vraiment appris à me débrouiller seule. Par rapport au lycée, les cours me laissaient beaucoup de temps libre. Il faut donc savoir s'organiser pour ne pas perdre pied.

À l'ESCP, c'était différent. Comme c'est une école de commerce, on est plus encadré, il y a également plus de travaux de groupe, de présentations et d'intervenants extérieurs. L'ambiance est différente, tu acquiers d'autres qualités...

Les qualités développées à Dauphine vous ontelles servi à l'ESCP ?

Totalement. En fait, on ne s'en rend pas forcément compte car on est toujours dans le même établissement mais, Dauphine délivre vraiment un enseignement de qualité. On le sous-estime. À Dauphine, j'étais une étudiante moyenne et pourtant, je n'ai eu aucune difficulté à suivre les cours de l'ESCP. D'ailleurs, en règle générale, les étudiants dauphinois faisaient partie des meilleurs.

Pensez-vous que seule la qualité des cours est en cause ?

Je pense que c'est un ensemble, en effet. Avec Dauphine, j'ai eu pleinement le temps de me consacrer à des activités extrascolaires. J'ai été membre actif de l'association La Spi Dauphine pendant trois ans dont une année de vice-présidence. Cela m'a appris à démarcher, à chercher des sponsors, à organiser des évènements mais aussi à me constituer un réseau.

Je conseille à tout le monde de faire partie d'une association. Bien sûr, il faut se sentir investi mais avant tout, cela développe un certain esprit créatif et tu rencontres des étudiants d'autres TD, d'autres parcours. C'est grâce aux associations.

À quelle autre activité consacriez-vous votre temps libre ?

Je faisais partie d'une association qui organisait des actions humanitaires au Vietnam. Un été, je suis partie donner des cours de français là-bas. Je faisais également des jobs étudiants : surveillance scolaire, cours particuliers etc.

Qu'avez-vous fait après vos études?

Après un stage dans un cabinet d'audit réputé, j'ai été embauché. J'ai donc fait de l'audit externe pour cette entreprise durant trois ans. Ce n'est que par la suite que je suis entrée chez Gemalto, mon entreprise actuelle. Il s'agit d'un groupe français spécialisé dans la sécurité numérique. J'ai travaillé à la direction financière durant trois ans à Paris et en 2012, j'ai été muté à Milan en tant que directrice financière des entités italiennes de Gemalto (entités de productions et commerciales).



En quoi votre poste consiste-t-il?

Aujourd'hui, je ne fais plus du tout d'audit. Je traite des problématiques de fusions, acquisitions, mises aux normes. Pour l'essentiel, il s'agit de contrôle de gestion.

Le grand plus de mon poste est que je suis, non seulement, le lien entre l'Italie et Paris mais aussi je traite avec beaucoup de pays d'Asie, étant donné que l'on sous-traite une partie de la production. C'est donc très enrichissant d'un point de vue humain mais aussi linguistique.

Comment envisagez-vous votre avenir?

C'est une bonne question...Si on m'avait dit, il y a dix ans, que je managerai une équipe de 83 hommes, dans une usine, qui plus est, et à l'étranger, je ne l'aurais pas cru.

Mais je me rends compte que cette expérience m'apprend tous les jours. Quand je faisais de l'audit, c'était très intéressant et riche intellectuellement mais les personnes que je côtoyais avait le même background que moi. Ici, avec une unité de production, je suis confrontée à la différence et je dois m'adapter. C'est un bon challenge et j'aimerais donc continuer à voyager.

Selon vous, quel est le plus grand atout de Dauphine?

Je dirais un certain esprit créatif. Il y a tellement d'associations. Si les étudiants sont motivés pour monter un projet, Dauphine leur donne la possibilité de le faire et ça c'est un vrai luxe. Je me rappelle qu'à mon époque, Bernard Montmorillon (président de l'université de 1999 à 2007) accordait une grande importance au réseau associatif.

Après, il y a un esprit dauphinois. Le réseau des anciens est solide et une sorte de solidarité s'installe chez les Dauphinois. On est presque dans l'esprit école de commerce. De toute manière, pour moi, Dauphine est à la croisée des chemins, entre école de commerce et fac.

Et quel est le point faible de l'université?

Il y a dix ans, j'aurais dit l'ouverture à l'international, mais je crois que beaucoup d'efforts ont été faits en ce sens. Globalement, je me suis rendue compte que l'on avait beaucoup moins d'entretiens et d'épreuves orales que dans les écoles de commerce. Les stages sont aussi moins valorisés alors que c'est surtout sur l'expérience et pas que sur les notes que juge un employeur.

Vous ne regrettez pas votre passage à Dauphine?

Pas du tout. C'était mon premier choix. La prépa comportait un risque trop important de ne pas avoir les écoles souhaitées. Avec Dauphine, j'ai pu développer des traits de caractères comme l'esprit d'équipe tout en ayant ma propre liberté.

Propos recueillis par Mélanie Jaouën, L3 Droit Parcours Gestion et Finance

La page des Assos

L'université Paris-Dauphine se distingue, notamment, des universités françaises, par sa richesse culturelle. À l'instar des grandes écoles, Paris-Dauphine détient un campus très animé: du sport à l'audiovisuel en passant par l'écriture, l'art oratoire, la musique, les festivités, et bien d'autres encore, les thèmes accompagnant chaque association ne manquent pas, et les étudiants ne sont définitivement pas en panne d'inspiration. Quelle soit ancienne et bien ancrée dans l'univers dauphinois comme Channel 9, récemment créée comme l'Urbaine ou bien qu'il s'agisse d'une petite association telle l'ATD (Association Théâtre Dauphine), chacune d'entre elles illustre à la perfection la créativité tant convoitée de l'université.

Channel 9 ou l'association incontournable pour tout étudiant dauphinois

Depuis 26 ans, Channel 9 représente la télévision étudiante de Paris Dauphine. Avec 35 à 40 membres actifs, elle fait partie des plus importantes associations de l'université. Première de France dans son domaine – en termes de notoriété, de volume, mais également de programmation – elle dispose d'une audience importante grâce à ses nombreuses activités dont Dauphine a un Incroyable Talent ou encore Quoi 2.9. Tandis que la première réunit tous les « talents »

dauphinois sur un même plateau (du bilboquet par équipe au break dancing en solo) dans le but d'élire L'Incroyable Talent Dauphinois, la seconde, organisée trois fois par an, est le seul talk-show étudiant de France. Avec des invités prestigieux tels que Gad Elmaleh, Guillaume Canet ou encore Jamel Debbouze, Channel 9 acquiert chaque année un peu plus d'ampleur et permet un nouveau mode de communication au sein de Dauphine. Elle produit ainsi toutes sortes de vidéos

comme des clips musicaux, des fausses pubs ou encore des fictions afin d'animer le campus, y compris dans ses moments les plus sombres (nos partiels !). Mais Channel 9 c'est aussi la seule association immortalisant les moments de la vie étudiante via ses fameux JTs produits au cours des week-ends d'intégration, des challenges Spi Dauphine et des sorties du SCUD (Ski Club Dauphine).



L'Urbaine et sa retranscription du street art

Jeune association créée en 2013, l'Urbaine n'a de cesse de se développer. Depuis I an maintenant, ce collectif s'est lancé à la conquête de notre université et du tout Paris pour promouvoir la culture urbaine à travers la danse, la musique, le clubbing et le graff'. Composée d'une vingtaine de membres actifs, l'Urbaine

offre aux étudiants la possibilité de s'épanouir grâce à diverses activités comme les flashmobs, dont le dernier fut organisé en mai dernier, les concerts hip-hop & alternative et le Dauphine Comedy Club permettant aux étudiants d'exprimer leurs talents humoristiques sur scène. Par ailleurs, l'association tient également un

magazine sur le web. Sa visée reste identique : partager une passion, que ce soit avec des adeptes de la culture urbaine, des initiés ou des novices. Qui a dit que les jeunes manquaient de ressources ?

L'ATD, le tremplin d'ambitions artistiques



« Le boulevard du boulevard du boulevard », présentée en mai dernier, ne fait pas simplement partie des 64 pièces de théâtre produites par l'ATD (Association Théâtre Dauphine) depuis sa création en 1993. Elle témoigne avant tout, de l'implication et de la diversité des membres de cette association qui écrivent et

mettent en scène, eux-mêmes, les fruits de leur créativité. Artistes en herbe, ils n'ont qu'un but : promouvoir l'art théâtral dans l'université. Chaque semaine, des cours et répétitions sont organisés sous l'égide de professionnels du monde du théâtre. D'autre part, les 28 membres de l'ATD s'investissent dans de multiples

projets culturels tels que Dauphine Art Days, des ateliers d'improvisation et le Printemps des poètes. Entre art dramatique, conception de projets artistiques et organisation d'évènements, cette troupe de comédiens dauphinois offre à tous, le plaisir de contempler un jeu aussi convivial que dynamique.

Trois associations créatives et bouillonnantes...parmi plus de cinquante associations de filières et une trentaine d'autres associations généralistes, sans compter Dauphine Alumni, LE réseau des anciens étudiants dauphinois. C'est peu mais c'est assez pour témoigner de l'effervescence de notre université.

Margaux Julien, DEGEAD 2



▲ Eugène Delacroix – La liberté guidant le peuple

Les élites, produits de la contradiction?

'oilà déjà 6 ans que la crise financière mondiale a éclaté, laissant derrière elle les stigmates d'une société en mal de réformes. Au-delà des réactions en chaîne qu'induit une crise économique -chômage, cessation d'activités, creusement des déficits publics, etc. - c'est le système dans son ensemble qui est remis en cause. Au banc des accusés les élites dirigeantes, patronales et politico-administratives qui non seulement n'auraient pas su effectuer les réformes nécessaires en temps et en heure, mais auraient largement profité du système en place en s'octroyant des passe-droits, en « tapant dans la caisse » et en profitant indûment d'avantages non justifiés. L'opinion publique, a fortiori en période de crise, stigmatise ceux qui se situent en haut de la hiérarchie sociale : quel que soit leur qualificatif - les nantis, les privilégiés, les grands patrons ou encore les influents -, c'est bien leur légitimité à occuper les positions dites « supérieures » qui est contestée. Dans une période de creusement d'inégalités sociales où les donneurs de leçons sont parfois les premiers à contourner les règles, on cherche des responsables à l'apparente faillite de la démocratie. Ce constat est-il éclairant? N'y a-t-il pas simplement une incompréhension du rôle des élites dans le fonctionnement et les évolutions des sociétés ?

LE PARADOXE DU CHANGEMENT SOCIAL

Le mythe des révolutions populaires en France nourrit un discours selon lequel les changements sont initiés par l'action des masses, du peuple: la Révolution Française en serait le symbole. Selon nous, il n'apparaît pas pertinent d'étudier la dynamique du changement social sous l'angle d'une opposition peuple-élite mais plutôt élites montantes-élites en place. L'intérêt d'une telle approche est de considérer les évolutions historiques comme le produit de la contradiction entre le mode de fonctionnement de la société à un moment donné et les différents acteurs subissant ou profitant des relations dominants-dominés, conditionnées par leur influence, leur prestige ou encore leur richesse. Le populisme primaire consiste à affirmer que l'apparent immobilisme de nos sociétés contemporaines dans lesquelles les élites abusent largement de leur position dominante, favorisent un entre soi bloquant la mobilité sociale. En réalité, la dynamique du changement social peut s'expliquer par le désordre engendré par l'action des élites. Est-ce l'action des minorités qui font l'Histoire ? Mais n'est-ce pas les mêmes qui bloquent le processus de modernisation des sociétés ? La situation est paradoxale mais tout à fait compréhensible. La dynamique du désordre social n'a pas d'autres issues que le renouvèlement ou le remplacement de l'ordre existant. Or, en période de tensions sociales, l'objectif des minorités - par exemple, les bourgeois sous l'Ancien Régime, instigateurs de la Révolution Française - est d'imposer un nouvel ordre et non un désordre! L'Histoire n'est donc qu'une succession d'ordre établi, apparemment immuable.

LA PASSION DE L'ÉGALITÉ À LA FRANÇAISE

C'est au nom d'un idéal de justice sociale que les élites françaises en place sont critiquées. L'idéologie égalitariste va à l'encontre d'une société élitiste car elle est, par définition, inégalitaire. En effet, l'élite ne

va pas de soi en démocratie : non seulement elle suppose un sentiment de supériorité de ses membres, mais leur position sociale leur confère des avantages formels et informels leur assurant une place de choix. L'élite suscite à la fois le désir et le rejet ; la passion pour l'égalité ne peut être qu'un fiasco. Par nature, le système capitaliste est inégalitaire : les détenteurs des moyens de production dominent les relations salariales alors que les salariés n'ont que leur force de travail à offrir. Pour Marx, la seule solution est l'avènement d'une société où la propriété privée est abolie, annihilant par là même la structure sociale inégalitaire. Mais comme le note justement Pareto : « La lutte des classes elle-même ne donnera pas le pouvoir au prolétariat, mais bien à ceux qui parlent en son nom, c'est-àdire une minorité privilégiée comme toutes les élites ». L'histoire des révolutions communistes nous offre un triste panorama des échecs de l'utopie d'une société égalitaire.

Est-ce dire que la formation des élites est en contradiction avec le fonctionnement d'une démocratie dont la devise est « Liberté, Égalité, Fraternité » ? Oui. Est-ce facteur d'immobilisme social ? Non. La contradiction est le moteur de l'Histoire : comprendre l'état de notre société comme le produit d'oppositions passées est le meilleur moyen de saisir la nature même de la dynamique sociale. Comme le notait justement Pareto, l'Histoire des sociétés n'est qu'une histoire des successions d'élites privilégiés qui se forment, luttent pour le pouvoir, y accèdent, déclinent et sont remplacées.

Pierre-Hernan Rojas Doctorant en économie Au-delà du fait historique – des individus qui partagent les mêmes conditions d'existence, les mêmes codes, les mêmes valeurs, etc. –, les élites doivent être considérées comme le produit des évolutions sociétales, tout comme la classe ouvrière et les classes moyennes qui apparaissent respectivement au cours de la révolution industrielle et des Trente Glorieuses. La particularité des élites est qu'elles ont toujours existé et ont toujours constitué la frange supérieure de la population. Par définition, elles désignent une minorité qui dispose d'un prestige, reposant soit sur des qualités « naturelles » socialement valorisées, comme la race ou le sang et/ou de qualités acquises, comme la culture ou le mérite.

L'un des enjeux de cette frise chronologique, s'appliquant au cas français, est d'étudier l'évolution de ces qualités dans le temps, permettant ainsi de comprendre le mode de régulation élitaire et plus largement, la dynamique sociale. Originellement fondée sur l'hérédité, la légitimité de cette domination à la fois officielle et sousjacente s'est étendue à la propriété à partir du 19ème siècle puis au capital intellectuel au 20ème siècle. Il s'agit bien évidemment de considérer l'évolution globale de nos sociétés et non opposer les différentes caractéristiques de l'élite dans l'Histoire. Ce schéma n'est donc que sommaire car en réalité, ces dernières se combinent et ne sont pas antinomiques : la noblesse n'excluait pas le mérite et encore moins la propriété de la terre.



L'HÉRÉDITÉ

Dans la société d'Ancien Régime, l'élite est l'aristocratie héréditaire concentrant les pouvoirs. Le maintien de cet ordre établi et sa reproduction étaient assurés par une sorte de consensus : les individus appartenant à l'élite sont reconnus comme tel par leurs pairs (cooptation) mais aussi par ceux qui y sont extérieurs (soumission). Ainsi, conféré par la naissance, le statut de noble reposait sur de nombreux critères distinctifs légitimant ainsi leur position dominante : la détention du pouvoir politique local, le non-paiement de l'impôt, la fonction de défenseur du peuple ou encore la gestion des terres. Situation dominante ne signifie pas situation abusive : dans la société d'ordres, chaque groupe remplissait une fonction sociale prédéfinie devant conforter les institutions d'une France principalement rurale au pouvoir royal fort. La principale caractéristique de cette élite est qu'elle affirme officiellement son rejet de la « mobilité sociale » : on nait élite, on ne le devient pas.

L'élite politique française : du mouvement à l'inertie



▲ Illustration de Marie-Alix Danton

u sommet de la société d'ordres, la noblesse concentre, jusqu'en 1789, la majorité des privilèges. Mais cette classe elle-même comprend ses propres privilégiés, une frange infime concentre l'essentiel du pouvoir décisionnel dans les sphères économiques et politiques : l'élite dirigeante et gouvernementale. Traditionnellement il s'agit

d'une aristocratie héréditaire, un cercle fermé et homogène, constitué de nobles qui défendent leurs intérêts en assurant la pérennité de leur propre monopole sur les postes de pouvoir. L'idéologie républicaine contemporaine s'est construite en réaction aux inégalités générées par un système ainsi caractérisé. De ce fait, idéalement, on aurait pu s'attendre à ce que les institutions de la Vème République garantissent l'émergence d'un personnel politique varié, renouvelé et désintéressé. La suppression de la société d'ordres, des privilèges, le suffrage universel, l'égalité tant devant l'éducation que devant la réussite scolaire, devraient permettre au peuple, souverain et éclairé, d'élire ceux qui, quel que soit leur milieu d'origine, seraient le plus à même de défendre l'intérêt général. Ainsi, la réussite scolaire et l'accès aux formations d'élite ne seraient pas fonction du milieu social d'origine, d'où une élite hétérogène et diversifiée. De plus, le peuple sanctionnerait avec justice les compétences et les incompétences du personnel politique par le vote, assurant ainsi son renouvellement. En réalité, les faits écornent sérieusement ces idéaux démocratiques et méritocratiques et mettent en évidence un paradoxe : malgré le changement des institutions, l'élite ne semble pas se défaire de son homogénéité et de son non-renouvellement qui la caractérisaient sous l'Ancien Régime. Ce décalage entre l'idéal, véhiculé par les institutions, et la réalité heurte l'imaginaire collectif et met à mal la légitimité des représentants politiques. Mais comment expliquer que l'élite ait gardé les mêmes caractéristiques et les mêmes travers que sous la monarchie malgré le changement de régime et une volonté affichée de promouvoir et de défendre les concepts de liberté et d'égalité ?

« Tous les mêmes!»

Les causes de l'homogénéité de l'élite française semblent être les facteurs de la sclérose tant des idées que du personnel politique. En effet, cette classe est profondément homogène : les statistiques montrent clairement que les hauts fonctionnaires formés à Sciences Po puis à l'ENA sont surreprésentés au sein de l'élite. Les énarques constituent généra-



LA PROPRIÉTÉ



LA CULTURE

Les transformations économiques et politiques changent la donne dès la fin du 18ème siècle. Comme le note A. de Tocqueville, une contradiction apparait entre deux groupes sociaux : la Noblesse qui détient le pouvoir politique et symbolique, légitimé par la société d'ordres, et la Bourgeoisie qui peu à peu étend sa sphère d'influence dans l'économie (les professions libérales : marchands par exemple). Pour Karl Marx, la Révolution Française résulte de cette contradiction entre l'évolution des forces productives (développement d'une économie de marché faisant apparaître un groupe détenteur du pouvoir économique) et l'état des rapports de production (société d'ordre caractérisée par le servage et les corporations). Désormais, la société bourgeoise valorise la détention du capital et en fait un critère socialement discriminant : la propriété terrienne, acquise notamment par l'enrichissement lié au développement de l'économie de marché, est la mesure de la réussite. La preuve en est la généralisation du suffrage censitaire en France à partir de 1818; les « pauvres », ici les non propriétaires, étaient considérés comme incapables d'exprimer des idées politiques construites.

Suite aux transformations économiques et sociales liées à la révolution industrielle, le travail est devenu vecteur d'enrichissement et facteur de promotion sociale. La détention du patrimoine foncier n'est plus aussi déterminante qu'auparavant : la fortune mobilière, le capital industriel et le savoir sont désormais valorisés et légitiment la structure hiérarchique de la société. La particularité du savoir est que sa détention assure un mouvement d'ascension social du bas vers le haut, des masses vers les élites. La démocratisation de l'enseignement, la diffusion de la culture à l'école et l'ouverture des universités assurent à tous des chances de promotion. Est aussi élite celui qui est spécialiste d'un sujet, qui maitrise son domaine, qui est reconnu comme compétent par ses pairs ainsi que par les non-initiés. Sous l'Ancien Régime, la culture était l'apanage de la Noblesse, fonction du milieu d'origine. Dans notre société actuelle, cet attribut socialement valorisé assure en principe le renouvellement des élites et une circulation soutenue des individus dans l'échelle sociale, dans la mesure où l'école est libre, gratuite et obligatoire.

lement entre 20 et 30 % des gouvernements, ils sont également très nombreux dans les cabinets ministériels. Cet état de fait n'est ni novateur ni cause exclusive de l'homogénéité de l'élite. En effet, l'idéal méritocratique masque les avantages que confèrent tacitement le système scolaire aux élèves issus de classes supérieures.

Selon cet idéal, seuls le mérite individuel, l'effort et la détermination conditionneraient leur réussite. Si tel était le cas, les origines sociales des candidats aux formations d'élite seraient diversifiées, assurant ainsi l'hétérogénéité de l'élite... On est bien loin de la réalité. Si l'on en croit Bourdieu, c'est précisément l'égalité de traitement à l'école qui conduit à la plus grande réussite des enfants issus des milieux plus aisés. On oublie une inégalité de départ entre les enfants de milieux différents : celle du capital culturel. Selon sa famille, l'enfant disposera d'un capital culturel plus ou moins important. Or la culture des classes aisées est celle que l'école valorise. L'école égalitaire est donc cause d'un accès inégal aux formations et aux postes d'élite. Non seulement l'accès aux positions d'élite est socialement discriminant mais il est d'autant plus cause de la sclérose de l'élite que celle-ci souffre d'un manque cruel de renouvellement, stratégiquement entretenu par l'élite elle-même.

« ENCORE EUX!»

Alors que le système méritocratique aurait dû garantir la constitution d'une élite faisant passer l'intérêt de la nation avant le sien, il semblerait que la classe politique soit en réalité un groupe comme les autres : traversé par des luttes de pouvoir, cherchant à conserver les avantages acquis et à en obtenir de nouveaux. Sous couvert de dévouement à la nation, l'élite politique contemporaine s'apparente malgré elle à une « Noblesse d'État », pas si différente de celle de l'Ancien Régime. Malgré la disparition des institutions de la société d'ordres, favorables au maintien d'une caste politique, les membres de l'élite font corps pour défendre des intérêts communs propres à leur groupe.

Les membres de l'élite investissent le champ politique, en bloquant ainsi l'accès tant dans la durée en se refusant à quitter le circuit, qu'en cumulant les mandats. Certains politiques enchaînent les hautes responsabilités depuis plus de 30 ans (Laurent Fabius, Alain Juppé, Nicolas Sarkozy, etc.) sans que leur légitimité ne paraisse entamée par la multiplication des scandales. C'est ce dont témoigne le cas d'Alain Juppé, actuel maire de Bordeaux malgré sa condamnation dans l'affaire des emplois fictifs de la mairie de Paris en 1999. Par ailleurs, non seulement les membres de

l'élite peinent à renoncer aux postes d'envergure mais en plus ils bloquent leur accès en concentrant les pouvoirs entre leurs mains. Ils mettent largement à profit les possibilités qui leur sont faites de cumuler des mandats. On constate qu'en France, seuls 9,2 % des députés et 19,6 % des sénateurs ne possèdent pas d'autre mandat en plus de leur fonction parlementaire.

Ainsi malgré un changement profond des institutions depuis trois siècles, les caractéristiques de l'élite ne semblent pas s'être modifiées. Est-ce admettre que les mutations sociales sont inexistantes? Que la société est figée ? En réalité, même si la mobilité sociale existe à la marge, elle ne bouleverse pas l'ordre établi de façon aussi forte et durable que l'admet la doxa. Les « ascendants » adoptent les codes et les comportements de l'élite qu'ils rejoignent. Non seulement la méritocratie n'est pas garante du renouvellement des élites mais en plus elle masque efficacement une sclérose inhérente au système mais ignorée car contraire aux idées fondatrices de ce dernier.

> Marie-Alix Danton, L3 Droit Parcours Droit et Société Pierre-Hernan Rojas Doctorant en économie

La société française : Entre paraître et savoir être

« Liberté, égalité, fraternité ou la mort ? ». Oubliez les Lumières, la littérature française et ses lettres de noblesse, en quatre mots tout est dit. Liberté d'avoir le choix, égalité de position, fraternité dans l'adversité, idéal républicain étouffé par la réalité sociale. Et si les bons mots dissimulaient le mauvais verbe ? Plus que former des élites, la France serait-elle élitiste ?

UN CONSTAT ÉDUCATIF ALARMANT — LA FRANCE À LA LUMIÈRE DES ÉVALUATIONS PISA

Les résultats de la dernière enquête PISA (Programme International pour le Suivi des Acquis des élèves) de 2012, effectuée sous l'égide de l'OCDE et visant à comparer et évaluer les politiques et performances scolaires de 65 pays, sont sans appel. Alors que la France s'enorgueillit de sa position de cinquième puissance économique mondiale, en mathématiques, en science ou à l'écrit, notre pays est tout juste dans la moyenne des pays de l'OCDE. Moins persévérants, moins attachés à leur établissement scolaire, plus anxieux, en perte de niveau, sont désormais les qualificatifs des Français de 15 ans.



Mais, au-delà d'un médiocre « peut mieux faire », ces études insistent sur les importantes inégalités de la société française. Comme le remarque Christian Baudelot, co-auteur au côté de Roger Establet de l'Élitisme Républicain – La France à l'heure des comparaisons internationales, le vrai problème concerne « l'écart abyssal » qui sépare les élites françaises dont le nombre se maintient et qui sont semblables à celles des pays les mieux classés (le Japon par exemple) - des éléments faibles – qui équivalent aux élèves moyens de pays mal classés (comme la Grèce) et prolifèrent depuis 2000. Le constat est donc clair : notre pays est le champion du monde du déterminisme social et de la culture du classement.

Dès lors, les valeurs méritocratiques prônées deviennent illusoires. Selon les professeurs, « le redoublement est une force de notre société, une chance offerte à l'écolier », selon les médias, « les groupes de niveaux permettent aux élèves de progresser à leur rythme », dans les grands établissements, tels que l'Université Paris Dauphine, Science Po et l'Essec, « le programme égalité des chances facilitent l'admission d'élèves issus des quartiers populaires », mais dans la réalité... « Tu nais ou tu n'es pas ». Autrement dit, en France, l'origine sociale conditionne ta performance scolaire, et ce, plus que nulle part ailleurs, selon les études PISA 2012.

UN PROCESSUS INÉGALITAIRE AUTOENTRETENU - L'ÉCOLE ET L'ESPRIT DE CORPS

L'origine d'un tel leurre est double. D'une part, elle tient à une politique éducative déficiente. Alors que la Revue d'Education de Sèvres a montré, dès les études PISA 2000, que la sélection et l'orientation précoce des élèves, la constitution de groupes de niveau rigides, l'absence de cours complémentaires et le redoublement, sont défavorables à la constitution d'une élite nombreuse et de qualité, la France en semble toujours adepte. In fine, le système scolaire aboutit à un gouffre sans fin, où selon le sociologue François Dubet, « on favorise les favorisés ».

D'autre part, ce processus d'immobilisme social est relayé par la mise en place d'un important réseautage qui assure le renouvellement des élites au sein même du groupe des élites. Par la constitution de clubs privés tels que l'Automobile Club de France, le Siècle et le Cercle ou par le recours, beaucoup plus diffus, du pistonnage, les « Grands » s'installent dans la société comme une pieuvre sur un rocher. Hommes politiques, grandes fortunes, dirigeants militaires copinent et assurent leur contrôle sur la société. Matthieu Pigasse, directeur général de la banque Lazard, Denis Kessler, actuel PDG du groupe SCOR ou encore Gérard Rameix, président de l'Autorité des Marchés Financiers (AMF) font ainsi partie de l'entourage de l'actuel Président. Martin Bouygues PDG du groupe Bouygues et Arnaud Lagardère, gérant commandité du groupe homonyme sont, quant à eux, proches de l'ancien Président....Et nul

doute que ces relations servent leurs intérêts mutuels, bien distincts de l'intérêt général.

DU CERCLE VERTUEUX AU CERCLE VICIEUX

Dès lors, une impression de paralysie sociale, où toute ascension par les seuls mérite et effort semble impossible, se diffuse au sein de la société française. Sans surprise, une enquête Skyprods, organisateur de concours dans le domaine culturel, a révélé que 88% des Français plaçaient le piston devant le talent dans le monde professionnel, en 2010. Pire encore, un sur deux désigne la France comme LE pays des relations par excellence. Si ce sentiment général est impossible à confirmer, de facto, mettre un dossier au-dessus d'une pile est chose courante. De plus, Thomas Piketty, professeur à l'Ecole d'économie de Paris et auteur de l'ouvrage Capital au XXe siècle, remarque que « les hiérarchies salariales sont restées les mêmes depuis un siècle ». Autrement dit, bien que les niveaux de formation et de vie se soient élevés, la société française reste scindée puisque 10% des salariés les mieux rémunérés disposent de la moitié du patrimoine des ménages français.

Ainsi, le cercle de l'inégalité commence par l'école, est entretenu par le copinage et se reproduit vertueusement pour les uns, vicieusement pour les autres.... comme si les élites d'aujourd'hui étaient celles d'hier et celles de demain, comme si les élites en France étaient incapables de se renouveler, comme si le monde entier était figé. Quid de la théorie de la circulation des élites de Vilfredo Pareto selon laquelle « l'élite gouvernementale est dans un état de transformation lente et continue. Elle coule comme un fleuve ; celle d'aujourd'hui est autre que celle d'hier » (Théorie de Sociologie Générale, 1917)? Un siècle auparavant, cette métaphore était loi, désormais, elle semble abrogée. Peuton encore qualifier d'élite un groupe d'individus qui va à l'encontre du processus de renouvellement des élites?

> Mélanie Jaouën L3 Droit Parcours Gestion et Finance

L'art de masse pour l'élite de l'art

'art reflète à la perfection une société de classe que l'on chercherait à dissimuler. Une sorte de pyramide où l'opéra et les musées seraient réservés au dandy-aristo-bobo ; le hip-hop et la bombe de peinture aux cités et banlieues. Nous avons beau dire que ces affirmations sont de l'ordre du cliché, l'aristocrate ne sera jamais représenté comme un danseur de reggae.

Pour faire partie de ce cercle privilégié des branchés cultivés et autres intellectuels huppés, il faudrait écouter du jazz ou du Mozart, passer ses dimanches dans le Marais à découvrir des galeries d'art, et ne jurer que par le contemporain. Dans tout ce qui compose le champ culturel et artistique, il existerait un art d'élite destiné à une élite de l'art.

Cette simplification ne semble être qu'un raccourci, une facilité. En y regardant de plus près, nous pouvons nous demander si l'art de masse n'est pas luimême voué à être récupéré par une élite. Prenons l'exemple de l'art urbain, et plus précisément de la technique du tag ou des graffitis. Longtemps considérés comme des actes de « vandalisme », ces outils graphiques s'inscrivent depuis quelques années dans une nouvelle approche artistique.

À l'origine, le street art est associé à



▲ Aline Deschamps, « 5 Pointz, the Mecca of Graffiti » - Queens, New York - Septembre 2013



▲ Aline Deschamps , Hendrik Beikirch, alias ECB , Germany - Djerbahood, 2014

l'illégalité. C'est un art qui prend vie en extérieur et orne les murs, les trottoirs, les ponts et les parcs. Alors que le vocabulaire français ne distingue pas les différentes facettes de ce moyen d'expression, l'anglais hiérarchise les techniques. Le bombing, peinture de volume qui se caractérise par des lettres gigantesques, a pour objectif principal de « prendre de la place ». Le burning, quant à lui, s'inscrirait dans une « vraie » démarche artistique. Lorsqu'ils sont réalisés par des graphistes, tags et graffitis sont des modes d'expression « alternatifs ». Dans de nombreux pays, ils revêtent parfois une valeur politique, et sont des messages de revendications. Publier des tracts? Impossible avec le coût de l'impression. L'espace public est alors une fresque à ciel ouvert visible par le plus grand nombre. L'art urbain se veut être un art de contestation. En France, cette image du tag destructeur des villes a longtemps perduré alors qu'ailleurs, comme au Brésil ou aux États-Unis, l'art de rue fut rapidement valorisé avec de nombreux espaces spécifiquement dédiés.

Incarnation d'un esprit rebelle et provocateur, le street art est aujourd'hui de plus en plus « demandé ». Rapidement, certains ont compris que parmi des horreurs fluorescentes ou des gribouillis enfantins, se trouvaient de vrais chefs d'œuvre. Devenu une branche de l'art contemporain, il est de nos jours récupéré par les élites, et son utilisation commerciale ne cesse de croître. Les graffitis revêtent des allures de paillettes, réservés à un petit monde exclusif et composé de célébrités sélectes. Les ventes aux enchères chez Artcurial sont devenues fréquentes. Des tags d'une

valeur inestimable croupissent également dans des galeries. Comme si la rue s'était finalement faite dépossédée de son âme créatrice.

Parmi tant d'autres, Basquiat incarne cette évolution. Cet artiste a en effet directement transposé son art au support traditionnel, le cadre, et aux galeries. Une transplantation telle quelle de son « expression urbaine » à la toile, dont certaines valent aujourd'hui plusieurs millions de dollars. Mais outre la beauté des œuvres, lorsque ses graffitis, pochoirs, et tags sortent de leurs territoires natifs, se détachent de leur essence même, peut-on encore parler d' « art urbain » ? L'art de rue tendrait à devenir un simple tremplin pour des artistes ambitieux. Contrairement à une petite galerie perdue dans les rues du Marais, les murs et palissades constituent une vitrine exceptionnelle pour se faire remarquer.

Parler d'un marché du « street art » n'a-t-il pas un sens limité ? Les tags constituent un art éphémère ; le seul dont les traces s'effacent peu à peu de manière certaine. Une œuvre de rue est belle par son vécu : des dégradations, des fissures ou quelques craquellements. C'est également un art qui appartient à tout le monde. L'espace devient illimité, chacun aura la possibilité et la place d'exprimer sa créativité. En rentrant dans un musée, le graffiti devient plus exclusif. Triste vie si cette forme d'expression accessible à tous est récupérée par l' « intelligentsia » de l'art contemporain.

Juliette Broudin Année de césure

M.I.A.: portrait d'une artiste révoltée

e jeu des 7 différences entre Hillary Clinton et M.I.A. serait d'une facilité lenfantine. L'une ne jure que par le combo tailleur/escarpins, alors que l'autre se laisse davantage attirer par les imprimés tribaux tout en assumant une chevelure rose explosive.



Pour autant, malgré leurs différences évidentes, les deux femmes ont un point commun : elles ont toutes deux fait partie du classement des 100 personnes les plus influentes du Time Magazine. Le charisme de l'ex-secrétaire d'État des États-Unis n'est plus à prouver. Il y a en revanche fort à parier pour que certains peinent à comprendre en quoi la chanteuse d'origine Sri Lankaise exerce une quelconque forme de pouvoir – si ce n'est sur ses fans.

M.I.A. dérange, c'est un fait. Dans ses propos, comme dans ses actes la chanteuse n'hésite pas à s'exprimer violemment, quitte à en payer les conséquences (comme une amende de 16 millions de dollars pour avoir levé un majeur en plein SuperBowl). A flirter avec la provocation comme elle le fait, M.I.A. aurait pu tomber dans les travers de Miley Cyrus et finir par se trémousser elle aussi, nue comme un ver, sur un chantier de démolition.

M.I.A. dérange, c'est un fait. Dans ses propos, comme dans ses actes la chanteuse n'hésite pas à s'exprimer violemment

Ce qui distingue M.I.A. de l'ex-Disney girl et lui permet de se faire entendre au sein des classes les plus élevées c'est avant tout son engagement politique. Contrairement à celle de Miley, la provocation de M.I.A. n'est pas gratuite puisque c'est en dérogeant aux règles que l'artiste entend faire bouger les lignes. Pour elle, dénoncer la guerre civile au Sri Lanka via des déclarations politiques durant ses concerts, faire conduire des femmes en burqa au milieu du désert dans son clip Bad Girl ou encore critiquer sur Twitter la censure de Born Free sont autant de moyens de faire évoluer les mentalités.

Si les élites admirent et craignent en même temps M.I.A c'est donc parce qu'elle s'aventure à faire ce qu'eux n'osent tenter par respect du politiquement correct : pointer du doigt des problèmes sociaux qu'il est plus facile d'ignorer lorsque l'on fait partie des plus puissants.

Le véritable pouvoir de la rappeuse réside dans le fait qu'elle ait gardé cette incroyable simplicité qui lui est propre. L'ar-

tiste assume son enfance dans un camp de réfugié près de Londres et revendique ses origines Sri Lankaises, elle ne prend pas la grosse tête quand Kanye West la qualifie d' « incredible fucking genius » et semble hermétique à l'attention que lui porte les grands de ce monde. En jouant la carte de l'artiste proche de son public qui n'a que faire du prestige social et qui s'exprime de manière peu éloquente, M.I.A apparaît comme crédible et parvient ainsi à relever le défi de faire cohabiter musique et politique.

« M.I.A revient en force » clame la chanteuse sur son dernier album. Des paroles que l'on ne peut contredire maintenant que l'on sait qu'elle joue sur tous les terrains. Flirter avec l'élite toute en se rapprochant du plus modeste public, c'est effectivement ce qui fait la force de M.I.A.



Elise Jordan (BDA)

DEGEAD2



Pourquoi Chanel et ses disciples sont-ils éternels?



a Fashion Week, événement incontournable depuis 1973 pour tous les grands amoureux de la mode fait son retour à Paris avec ses collections de prêt-à-porter la semaine du 23 septembre au Ier octobre. Constellé de petits créateurs, le monde de la mode reste néanmoins largement dominé par de grandes maisons, une « élite » restreinte, qui a su traverser le temps et se détacher des tendances. Dior, Chanel ou bien Jean-Paul Gaultier sont autant de célébrités bien françaises qui

font partie intégrante de cette petite élite présente depuis plusieurs décennies et qui continue de briller. Analyse de ces couturiers français qui font de Paris une capitale de la mode, et qui ont su accéder au rang d'incontestable élite du luxe.

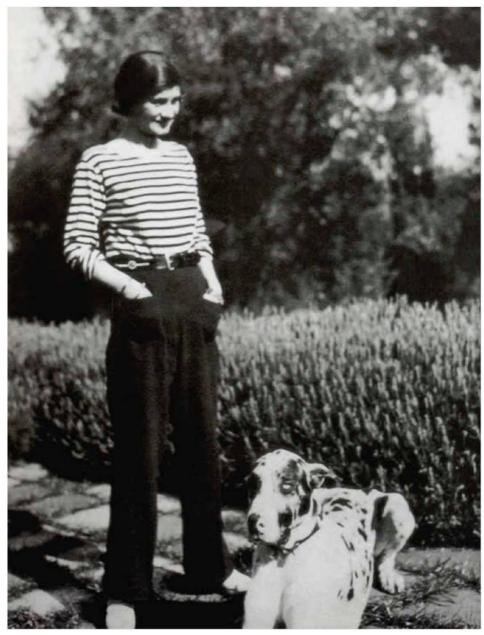
Jean Paul Gaultier, appelé aussi « l'enfant terrible de la mode française », s'est fait connaître entre autre par son usage récurrent de la marinière dès 1983. S'il a su s'imposer parmi les plus grands c'est

parce qu'il a entrepris une chose que peu avaient réussi auparavant : faire d'un objet de contrainte une forme de libération « sexy ». Avec son bustier rose poudré aux seins coniques porté par Madonna dans les années 1990, Jean-Paul Gaultier prône une forme d'émancipation, une liberté sensuelle et sexuelle pour toutes les femmes. Il va de plus décomplexer le rapport masculin – féminin, faisant porter des jupes et même des robes de mariée aux hommes alors que les femmes seront à l'honneur avec des pantalons à pinces ultra larges, façon business woman. Des femmes fermes, virilisées versus des hommes-objets, c'est ça le style Gaultier. Il se rapproche par-là de Coco Chanel, qui, en inventant le style Tomboy, mit en avant la première les pantalons pour femmes et raccourcit les jupes, une véritable révolution pour son époque. En 1930 déjà, Cha-

Ce sont surtout les idées qu'ils ont voulues faire passer à travers leurs vêtements qui les ont placés au-dessus du lot

nel posa en pantalon large et en marinière, tenue incontestablement masculine, choquant les esprits de son époque.

A l'instar des deux précédentes maisons, la provocation est au rendez-vous chez Dior avec sa vision avant-gardiste de la femme qui séduit et prend soin d'elle à l'image de son « New Look » révolutionnant les codes de la féminité dans la mode. Pour chacun de ces trois créateurs, les femmes doivent être libres de leur tenue qui ne doit en aucun cas être une source de frustration. Jean-Paul Gaultier va d'ailleurs choisir des mannequins de toutes morphologies pour ses défilés. Qu'elles soient âgées, en surpoids, tatouées ou même pleines de piercings, peu importe, du moment qu'elles l'inspirent. Chanel, quant à elle, va briser les mœurs avec la « petite robe noire », couleur qui, dans les années 20, est réservée au deuil. Dior écrit un hymne à la féminité en 1947 avec ses robes à la taille cintrée, à la poitrine haute et aux jambes découvertes et renoue avec l'élégance et la légèreté que recherchent alors les françaises dans les années post-guerre. La femme doit pouvoir bouger, s'exprimer et surtout s'émanciper de tous les stéréotypes. C'est cette conception de la femme qui est à l'origine de la réussite de ces élites créatives. Qu'il s'agisse de Chanel, Dior ou Gaultier, bien que la matière ou encore la coupe de leurs créations peuvent être des



raisons de leur succès, ce sont surtout les idées qu'ils ont voulues faire passer à travers leurs vêtements qui les ont placés audessus du lot.

Si aujourd'hui ces grandes maisons constituent une élite pérenne et établie dans le monde de la mode c'est parce qu'elles ont su, collection après collection, révolutionner le statut de la femme, objet de mode par excellence, avec style : « La mode se démode, mais le style jamais. » disait Coco Chanel. De l'élégance de Chanel au glamour de Dior en passant par la vision à contre-courant de Jean-Paul Gaultier, les places parmi les plus hautes sphères de la mode ne se justifient que par leur côté précurseur. A leur manière, en cassant les jugements de valeur et en brisant les mœurs, chacune de ces maisons a pu faire bouger les choses, et bien plus encore, bousculer l'ordre établi. Dans une France qui se veut être le pays des Droits de l'Homme, les créateurs français n'ont

Les femmes sont des hommes comme les autres

pas oublié leur alter ego, ses droits et le fait de ne jamais la considérer comme un objet. Jean-Paul Gaultier le résume en une simple phrase : « les femmes sont des hommes comme les autres ».

Margaux Julien
DEGEAD2

Vida Mia

enchons-nous d'abord sur ce qu'est le Tango. Musique citadine s'il en est, le tango peut être considéré, de manière toute symétrique, comme le Jazz de l'autre bout du continent américain. Musique de port et de pavé ayant pris l'ascenseur social pour les salons les plus huppés, il y a quasiment autant d'identités aux tangos que de reflets dans la rade de Buenos Aires. C'est donc un monde peuplé de personnages des bas-fonds et de malemort que colorent des mélodies et standards comme El Choclo, La Cumparsita, etc. Vida Mia (ma vie, en français) qui nous intéresse aujourd'hui est le reflet d'une vie argentine teintée d'espoir et de poésie, pleine d'humour et au charme désuet toujours efficace. Chanson bien connue des amateurs de tango, c'est donc par cette légère mélodie que je propose de commencer l'année et cette chronique.

Il s'agit d'une délicieuse chansonnette sur le temps qui passe, les paroles sont nostalgiques comme souvent dans les tangos des années 1930, mais aucune amertume ne nuage la musique. Composée en 1933 par les frères Fresedo à Buenos Aires, Vida Mia s'impose rapidement comme leur principal succès. La chanson coule avec bonhomie comme une source joyeuse, aussi, elle reste un des tangos les plus joués aujourd'hui encore. Standard indémodable, il semblerait qu'une place ait été faite pour cette ritournelle dansante. La version originale d'Osvaldo Fresedo et son orchestre typique, indétrônable, fascine et laisse rêveur. Elle semble provenir d'une TSF* de bois et à lampes, et son rythme sent bon l'encaustique du plancher des « baïlongos » de Buenos Aires. Aussi, n'est-ce pas un hasard si Dizzy Gillespie, flamboyant trompettiste américain et habitué des grands orchestres, de passage à Buenos Aires, s'intéresse à la chanson. Nous sommes au milieu des années 1950, le Tango est une musique installée (tout comme le Jazz aux États-Unis), la dictature du général Perón s'écroule avec fracas au profit de celle du sanguinaire général Pistarini, et le pays, secoué par les manifestations et la répression, sombre dans le chaos et la crise économique. Le Tango incarne plus que jamais un refuge et un espace de liberté, aussi bien dans les salles de danse qu'à travers les paroles.

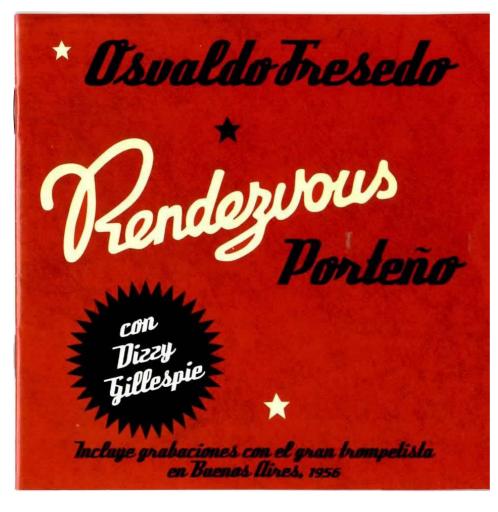
Bulle de douceur, Vida Mia semble à présent appartenir à un monde révolu. Nul ne saura si c'est la nostalgie heureuse qui habite la chanson ou la beauté simple de sa mélodie qui aura plu au jazzman sudcarolinien, le fait est qu'il en co-signe une de ses plus belles versions.

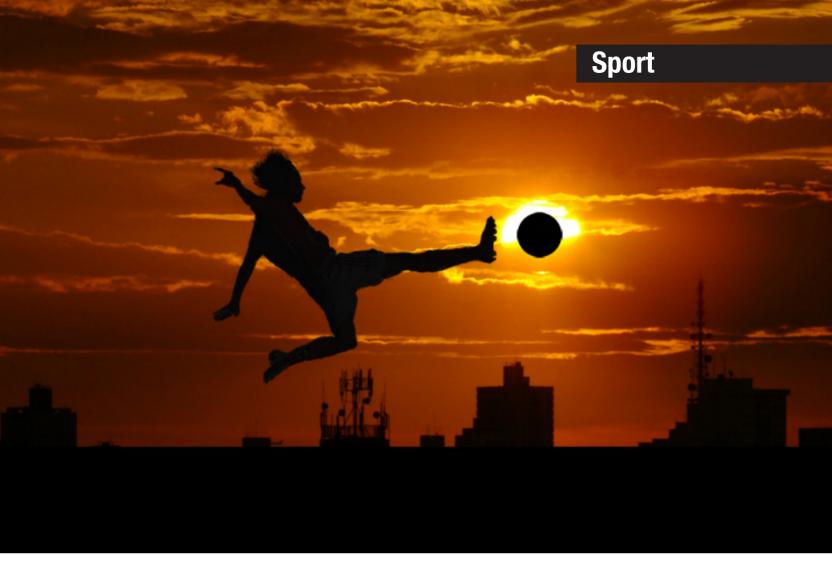
Parfait point de rencontre entre Jazz et Tango, Vida Mia interprétée par Fresedo/Gillespie est une œuvre à part. Équilibre délicat entre improvisation et ligne d'orchestre, jeux de réponses entre instruments, douceur et brio, la chanson s'impose immédiatement comme un des plus beaux enregistrements des deux musiciens. Largement utilisée dans des bandes originales et musiques de fond, cet incontournable tango/jazz est probablement la meilleure synthèse d'une douceur américaine voguant, légère et goguenarde des rives de Buenos Aires à celles de Manhattan.

Il serait cependant injuste de ne pas citer également la reprise de Vida Mia par Horacio Salgán et Ubalde De Lío. Tous deux contemporains de Fresedo et Gillespie, ils n'appartiennent pas à la même école : si les premiers viennent de l'école des sous-sols, les seconds sortent tout droit du conservatoire. Aussi, leur approche est pratiquement opposée. Salgán et De Lío enregistrent en 1967 un disque précieux appelé Tanguero composé d'élégantes reprises de chansons des années 1930 et 1940, parmi elles, Vida Mia. Aujourd'hui introuvable, le disque est un bijou d'ironie et de complicité entre musiciens, et Vida Mia semble retrouver entre leurs doigts une certaine candeur, renforcée par des fioritures pleines d'humour. Mais qu'on ne s'y trompe pas, la perfection technique des deux musiciens réussit l'exploit de suivre la chanson à la lettre tout en la tournant en dérision, évitant ainsi tout galvaudage. Ainsi, les notes retrouvent-elles les couleurs légères et ensoleillées des terrasses de Buenos Aires. Bonne écoute!

*un transistor

Eliel Markman Doctorant en Gestion





elon un sondage réalisé par le magazine Capital en 2013, 89% des Français de plus de 15 ans exerceraient une activité physique régulière. En plus d'une pratique croissante, le sport est une véritable école de vie : en équipe, on développe notre sens du collectif, sur le terrain on y apprend le mot investissement et lors

des championnats on aiguise notre esprit compétitif. Même si la pratique du sport se démocratise, le choix de la discipline continue d'être conditionné par l'origine sociale. Football, Horseball, mêmes terminaisons, même esprit d'équipe mais une pratique différente dans des cadres différents, pour des élites différentes. De deux manières singulières, ces disciplines illustrent parfaitement la relation complexe du sport à l'élitisme.

Mélanie Jaouën L3 Droit Parcours Gestion et finance

Le football : Sport d'élites sans élitisme ?

Le football est LE sport populaire par excellence. Est-il paradoxal de revendiquer son accessibilité tout en acceptant sa médiatisation et sa monétisation ?

tre une élite du football ne signifie pas simplement être un footballeur professionnel. Plus communément, il s'agit de ceux qui sont considérés comme les meilleurs joueurs de leur pays. Ces élites footballistiques font partie d'un plus grand ensemble que sont les élites

Le salaire moyen d'un joueur de Ligue 1 est de 35000 euros net mensuels

sportives et qui regroupent les meilleurs éléments de leur discipline, du niveau le plus amateur, en passant par le semi-professionnel, voire le professionnel.

DES ÉLITES FOOTBALLISTIQUES DIFFÉ-RENTES DES AUTRES ÉLITES SPORTIVES

Si le statut d'élite diffère de celui de footballeur professionnel, une différence subsiste par rapport aux autres sports : les revenus des joueurs de football professionnels sont très largement supérieurs à ceux que touchent la plupart des autres sportifs de haut niveau. Ainsi, le salaire moyen d'un footballeur de Ligue I (championnat de France de première division) est de 35 000 euros net mensuels, selon les chiffres de *France Football*. À côté de cela, la moitié des sportifs de haut niveau français n'ont pas les moyens de vivre exclusivement de leur sport et des revenus qu'ils en tirent (dotation, primes, salaires, subventions, sponsors). Selon un rapport du Sénat datant de 2012, environ 3 000 sportifs de haut niveau âgés de vingt ans ou plus perçoivent moins de 1 300 euros

brut par mois.

Le football a donc des élites bien mieux loties au niveau financier que la plupart des autres sports. D'autre part, celles-ci se distinguent par leur hypermédiatisation. À la télévision, à la radio ou dans la presse écrite, on s'arrache les stars du ballon rond, comme en témoigne la véritable guerre que se livrent, depuis quelques années, Canal+ et BeIn Sport pour obtenir la diffusion de la Ligue 1. Le football fait donc vendre et cache d'importants enjeux financiers. Alors que les meilleurs d'autres sports tels que l'escrime ou le canoë-kayak doivent attendre les Jeux Olympiques pour être sur le devant de la scène, les évènements footballistiques accaparent les médias tout au long de l'année. À titre d'exemple, l'équitation, pourtant troisième sport le plus pratiqué en France avec 706 449 licenciés en 2012, n'était qu'à la 44ème place des sports les plus diffusés cette même année, avec seulement 1h20 d'antenne.

Un sport qui garde son côté populaire

Un paysage footballistique rempli d'élites... et aucun élitisme ? Tous les chiffres le montrent : sport de rue, dis-



cipline la plus pratiquée et la plus diffusée par les chaînes de télévision (492h15 en 2012), en France, le football est ancré dans la culture nationale. Les récents scandales qui ont touché l'équipe de France, les salaires mirobolants des joueurs professionnels (20 fois mieux payés qu'un salarié lambda) n'ont en rien terni l'amour français pour le football. Et pour cause, jouer au football, c'est un peu comme jouer à la marelle : pas besoin de club, pas besoin d'arbitre, pas besoin de maîtriser une liste exhaustive de règles. La pratique du football est universelle: un ballon, quelques objets pour symboliser les cages, et c'est parti!

Enfin, l'absence d'élitisme dans le

Le football est ancré dans la culture nationale

football s'observe à travers la diversité culturelle des supporters lors des matchs. Ceux-ci font aussi partie de l'univers footballistique et sont très hétérogènes socialement. Ouvriers, employés, cadres, dirigeants, smicards, tous se côtoient et se réunissent autour du fameux : « et un, et deux, et trois zéro! »

Julien Da Sois DEGEAD2

Le Horse-ball : l'avenir des sports équestres

France, l'équitation est un des sports les plus pratiqués dans l'Hexagone malgré une étiquette de « sport de riches ». Si cet *a priori* semble quelques fois fondé, comme pour le polo, sport élitiste s'il en est et qui ne cherche pas à se démocratiser, il est en revanche combattu par de nombreux autres sports équestres. Parmi eux, le Horse-ball fait fi-



▲ horse-ball.org

gure d'exemple ; en plein développement, cette jeune discipline se veut ouverte et en recherche constante de médiatisation.

Ce jeu spectaculaire trouve ses origines dans le sport national argentin, le Pato, importé en France en 1936 par le Capitaine Clave, et qui servit longtemps d'exercice de mise en selle. Cet entraînement fut repris dans les années 70 par les frères Depons, deux cavaliers férus de rugby, qui mêlèrent les contraintes des jeux équestres et les principes de leur jeu favori pour créer ce sport incroyable où il faut, outre la balle, savoir maîtriser sa monture! Comme tout bon jeu collectif, le Horseball repose sur un principe simple et universel: lancer le ballon dans le but adverse, symbolisé par un cerceau situé à 3,50 m de hauteur. Deux équipes de six cavaliers (dont deux remplaçants) s'opposent durant vingt minutes de jeu sur un terrain de 60 à 80m de long, multipliant les passes et les contacts. On retrouve alors l'influence du rugby, sport de passes rapides par excellence, puisqu'il est nécessaire, pour marquer, d'effectuer un minimum de trois passes à trois joueurs différents, le tout sans conserver la balle plus de dix secondes, tandis que les adversaires feront tout pour la reprendre! Adresse et vivacité sont donc nécessaires, sans oublier l'endurance et la vigueur, ce sport reprenant encore une fois un des fondamentaux du rugby : le marquage, c'est-à-dire le plaquage (ici sans tomber au sol tout de même) du joueur porteur du ballon – et uniquement lui - constitue la première règle de défense.

Un magnifique mélange de voltige et de rugby

Loin d'être un sport violent, l'accent est porté sur la sécurité des joueurs : il est interdit de marquer un joueur sans ballon ou ramassant la balle, celui-ci se penchant jusqu'à terre sans quitter ses étriers! Que les plus fervents défenseurs de la cause animale se rassurent, les chevaux ne souffrent pas non plus; le Horse-ball est notamment moins douloureux que le saut d'obstacle par exemple. Et pour cause, ces animaux grégaires d'une demi-tonne apprécient d'avantage la vie en troupeau, ses courses, ses rencontres, que les réceptions des sauts d'obstacles à 1m20 de hauteur.

Les femmes sont majoritaires à pratiquer ce sport

Par ailleurs, le Horse-ball présente une particularité singulière : sa parité y est exemplaire. Extrêmement présentes dans le milieu équestre, puisqu'elles représentent 80% des licenciés, les femmes sont ainsi majoritaires à pratiquer ce sport (au moins la moitié des joueurs dans chaque équipe des catégories jeunes). Si Clément Picard, Président de l'association de Horseball en Ile-de-France, nous avoue que cet écart se renverse à très haut niveau – la faute à des différences physiques trop compliquées à surmonter – la présence des femmes n'est pour autant jamais remise en cause, puisqu'il n'existe que des tournois féminins ou mixtes, et aucun masculin.

Pour Nicolas Thiessard, international français de Horse-ball, que nous avons contacté fin août avant les Jeux Equestres

Petit Guide du Horse-ball

- **Equipement nécessaire** : tenue classique d'équitation plus un équipement spécifique, surtout des sangles de ramassage
- **Pour plus d'informations** et tout savoir sur le Horse-ball : *horse-ball.org*
- **Et pour trouver un club** parmi les 28 en IDF : *hbidf.horseball.fr*

Mondiaux de 2014 en Normandie, le Horse-ball est encore « le parent pauvre de l'équitation » et reste plus onéreux que la plupart des autres sports. Toutefois il ne s'arrête pas à ces considérations : facile à comprendre, impressionnant à regarder. Toutes ces qualités en font « l'avenir des sports équestres », selon notre interlocuteur. Son développement ne peut qu'être bénéfique pour ces derniers et permettra, sans doute, d'offrir enfin une plus grande place médiatique à ce qui restera toujours, avec ou sans ballon, la plus belle conquête de l'Homme : le cheval.



Antoine de Béon M1 Finance Apprentissage

AUTO ECOLE SIMONET

PERMIS ACCÉLÉRÉ

Stage de code en 3 jours Stage de conduite en 15 jours PERMIS BOÎTE AUTO
PERMIS TRADITIONNEL

© 06.11.19.73.14 www.permisrapide.com

Face à la Gare - 10 Av de la République 14800 Deauville

autoecole.simonet@gmail.com





Vers une amélioration des relations américanoiraniennes ?

vant l'arrivée d'Hassan Rohani à la présidence, les relations diplomatiques entre l'Iran et les États-Unis étaient inexistantes, et ce depuis plus de 30 ans. Les relations entre les deux pays ont commencé à se dégrader lorsque le dernier Shah d'Iran, un allié des Américains, s'est fait renverser et contraindre à l'exil lors de la révolution islamique, le 16 janvier 1979. Depuis la crise des otages de 1981, les relations entre les États-Unis et l'Iran se caractérisent par un très grand nombre de sanctions économiques promulguées par les décrets présidentiels et le Congrès américain. À titre d'exemple, depuis l'entrée en vigueur en 1996 de la Loi sur les sanctions en Iran, il est possible au gouvernement américain de sanctionner les entreprises et les citoyens américains qui veulent investir dans le secteur énergétique iranien. Puis, un cap a été franchi lors du discours de l'Union du 29 janvier 2002 où le Président George W. Bush a libellé l'Iran comme faisant partie d'un « axe du mal » qui menace la paix mondiale par sa tentative d'acquérir des armes de destructions massives. Pour Washington, les points contentieux qui empêchent une reprise des relations entre les deux pays sont principalement le financement de groupes terroristes, le programme nucléaire et l'opposition de l'Iran au processus de paix israélo-arabe. De son côté, Téhéran souhaiterait que Washington reconnaisse la République islamique, dégèle ses avoirs et retire sa flotte du golfe Persique.

L'élection de Rohani, beaucoup plus modéré que son prédécesseur Ahmadinejad, marque un tournant dans les relations américano-iraniennes. En effet, le nouveau Président, élu en 2013, incarne un courant modéré en Iran qui souhaite une normalisation de la politique étrangère du pays. D'autre part, le régime a souffert des sanctions économiques imposées par les États-Unis et leurs Alliés qui ont plongé le pays dans une crise économique et sociale majeure. L'Iran a donc pris conscience de la nécessité de régler la question nucléaire et a par conséquent déclaré vouloir échanger à nouveau avec les Éats-Unis. Un point important dans ce processus de reprise des discussions diplomatiques est que les dirigeants iraniens considèrent le Président Obama comme un partenaire avec qui il est possible de négocier.

La réaction américaine à cette main tendue est immédiate. La perspective de trouver un accord concernant le nucléaire iranien effleure l'esprit des Occidentaux ce qui les amène aux négociations de Vienne en juillet dernier. Mais il y a un élément à ne pas oublier, seul le Guide suprême iranien, Ali Khamenei, a le dernier mot dans le dossier nucléaire. Il a. à l'occasion des discussions à Vienne, précisé vouloir accroître la capacité d'enrichissement à un niveau industriel, afin de pouvoir produire le combustible nécessaire à ses futures centrales nucléaires. Là des divergences persistent avec les grandes puissances qui désirent au contraire une forte diminution. De fait, les puissances occidentales et Israël soupconnent l'Iran de vouloir se doter de l'arme atomique, alors que Téhéran affirme que son programme nucléaire est de nature civil. L'Iran et le groupe des 5+1 (États-Unis, Grande-Bretagne, France, Russie, Chine et Allemagne) se sont mis d'accord le 18 juillet à Vienne pour se donner quatre mois supplémentaires afin de parvenir à un accord définitif sur le programme nucléaire de Téhéran, la date butoir étant fixée au 24 novembre. Néanmoins pendant ce laps de temps, la situation ne reste pas figée. Le président iranien a dénoncé le 30 août dernier les nouvelles sanctions américaines, contre des entreprises et des individus accusés de favoriser le programme nucléaire controversé iranien et de soutenir le terrorisme, estimant qu'elles renforçaient la méfiance à l'encontre des États-Unis, tout en soulignant sa volonté de poursuivre les négociations nucléaires avec les grandes puissances. Par ailleurs, l'Iran et les États-Unis évoquent dorénavant la possibilité d'un rapprochement inédit pour stopper la progression des djihadistes sunnites au nord de l'Irak. Ils fournissent dès à présent un soutien militaire aux Kurdes qui luttent sur place contre l'EI. Cette alliance pourrait même participer à créer une atmosphère plus favorable au règlement de la crise nucléaire iranienne.

Il est évident que ce dégel des relations avec Téhéran favoriserait les intérêts américains au Moyen-Orient. En effet, l'aide iranienne pourrait permettre de résoudre des conflits notamment la crise syrienne. Mais il n'y a pas que la crise en Syrie, l'Iran apparaît comme une variable clé dans beaucoup de crises régionales, notamment en Afghanistan, en Irak ou au Liban. À défaut de trouver un terrain d'entente avec la Russie, les États-Unis pourraient s'appuyer sur l'Iran pour imposer leur volonté et la faire triompher.

Cependant, certains voient d'un mauvais œil ce rapprochement entre l'Iran et les États-Unis. De fait, les monarchies du Golfe, notamment l'Arabie Saoudite, se retrouvent bien dans la volonté américaine de renverser Bachar el-Asssad en Syrie, mais condamnent le gouvernement irakien et financent même ceux qui veulent le renverser. Qui plus est, cette stratégie, qui permettrait à l'Iran d'accroître son influence dans la région, inquiète Israël qui voit son principal allié échanger avec son principal ennemi. Les diplomates américains restent vigilants et ne sous-estiment pas une possible « manœuvre » iranienne destinée à bousculer les pays occidentaux. Le Président Obama a même précisé que « le chemin vers un accord significatif sera difficile » avec l'Iran.

> Laurie-Anne Riera, L3 Droit Parcours Droit et Société

L'État islamique : la Terreur en Irak



Déchaussons nos lunettes d'occidentaux pour essayer de comprendre les logiques à l'œuvre », voici le crédo qu'utilise Didier Billion, directeur adjoint de l'IRIS (Institut de Relations Internationales Stratégiques) et professeur dans ce think tank, avec ses étudiants. C'est aussi la recommandation qu'il m'a faite lorsque je l'ai interviewé sur la montée en puissance de l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL), désormais plus connu sous le nom d'État islamique (EI). Al-Baghdadi, son leader, s'est autoproclamé calife fin juin en direct de la mosquée de Mossoul. Dès lors s'en est suivi nombres d'exactions, d'exécutions filmées, de profanations... À ce jour, l'Irak s'enfonce un peu plus dans le chaos, il ne reste du gouvernement que le nom, seuls les Kurdes semblent être disposés à lutter sur place contre la montée fulgurante de ces djihadistes.

Qu'est-ce que l'EIIL et comment s'estil créé ?

L'EIIL est un mouvement djihadiste sunnite fondé en Irak. Cet « enfant monstrueux d'Al-Qaïda et de l'intervention américaine en 2003 » a pour ancêtre la branche irakienne d'Al-Qaïda : Al-Qaïda en Mésopotamie. Ce groupe terroriste a été fondé par Zarqaoui afin de lutter contre l'intervention américaine en Irak. Depuis 2003 et suite à la politique menée par les États-Unis en Irak, de fortes tensions de type confessionnelles, voire ethniques, notamment avec les Kurdes, n'ont fait que croître. Un certain nombre de groupes d'obédience sunnite, qui se sont radicalisés lors de la résistance à la présence américaine, ont considéré que le nouveau pouvoir, d'obédience chiite, avait été favorisé par les Américains. Le processus de radicalisation s'est donc fait sur deux axes : d'une part contre la présence étrangère américaine et d'autre part contre la présence des chiites au pouvoir. Au cours des années on constate que ceux qui allaient créer l'État islamique quelque temps plus tard vont développer un ressentiment anti-chiite de plus en plus affirmé.

COMMENT L'El SE FINANCE-T-IL ?

Le financement passe d'une part par l'imposition d'un « impôt révolutionnaire » dans les régions que l'EI contrôle. Deuxièmement, quand ils ont pris Mossoul, les autorités irakiennes avaient totalement sous-estimé cette avancée. Ils ont fui très rapidement. Cela a permis aux djihadistes d'avoir la main mise sur les réserves de la Banque centrale irakienne. En prenant les chiffres avec beaucoup de précautions, on évalue le trésor de guerre de l'EI à 2 milliards de dollars. Les djihadistes irakiens peuvent ainsi salarier des miliciens. En effet, s'il y a un afflux de combattants en leur sein, ce n'est pas, pour la plupart d'entre eux, pour des raisons de pureté idéologique mais principalement parce qu'ils sont rémunérés, et sûrement mieux que dans l'armée irakienne. Il faut par ailleurs prendre en compte dans leur mode de financement l'industrie de l'enlèvement. Il y a un an, les prises d'otages se sont multipliées dans l'optique de percevoir une rancon. Il est normal que les États ne l'avouent jamais mais cela représente certainement des centaines de milliers de dollars. Et puis il y a un autre facteur, beaucoup plus compliqué, qui est le pétrole. L'EI contrôle désormais, notamment en Irak, quelques puits pétroliers. La variété des sources de financement laisse à penser que l'EI a collecté des fonds importants. J'avais fait un calcul, lorsqu'Al-Qaïda a réalisé les attentats en 2001, on évaluait à 30 millions de dollars leur trésor de guerre. Il y a un sacré différentiel par rapport à l'EI. C'est une organisation qui a désormais une autre dimension, qui a une véritable base territoriale.

Qu'est-ce qui distingue l'El d'Al-Qaïda ? Quelles sont leurs relations ?

Al-Qaida se démarque de la radicalité de ce qui allait constituer l'EI parce qu'il considère que la lutte principale à mener est celle contre les Américains, « les Croisés ». Même s'ils n'aiment pas les chiites, ce n'est pas l'ennemi principal. Il y a là une divergence politique. Ce n'est pas théologique, en partie idéologique et surtout politique. C'est dans ce processus que l'EI va s'autonomiser par rapport à Al-Qaïda. Un autre facteur important qu'il ne faut pas négliger car cela induit des conséquences encore aujourd'hui, c'est qu'Al-Qaïda, canal historique, si j'ose l'expression, s'est toujours projeté sur la perspective de création d'un califat. Mais c'était un mot d'ordre. En réalité, même si Al-Qaïda a une base géographique aux confins de l'Afghanistan et du Pakistan, elle mène en réalité un combat assez déterritorialisé. Ainsi, les dirigeants d'Al-Qaïda n'ont pas les moyens d'installer un califat sur place. Les talibans ne se réduisent pas pour leur part à Al-Qaida. L'ambition de ces derniers n'est pas d'installer un califat mais d'installer la charia, c'est un peu différent. Donc c'est une perspective plutôt à moyen ou long terme dans leur propagande. Par contre en Irak, ce n'est pas une perspective lointaine. D'ailleurs on a vu que s'est constituée au mois de juin une entité autoproclamée califat. Proclamation avant tout politicoidéologique certes, mais ils contrôlent incontestablement un territoire.

QUELLE A ÉTÉ LA STRATÉGIE DE L'EIIL PEN-DANT LA GUERRE CIVILE EN SYRIE ? POUR-QUOI CES DJIHADISTES ONT-ILS DÉCIDÉS DE REVENIR EN IRAK ?

Le chaos syrien qui perdure depuis maintenant trois ans et demi, favorise les éléments les plus radicaux, les mieux organisés, les plus idéologiquement formés. L'EI en réalité, même s'il a toujours sa base en Irak, va s'affirmer sur le théâtre syrien. Il va y avoir une sorte de dialectique entre ce qui se passe en Syrie et ce qui se passe en Irak, il va y avoir un renforcement qui a abouti, au printemps dernier, à l'avancée fulgurante qui a surpris beaucoup de monde. Il n'y a pas eu départ vers la Syrie et retour vers l'Irak. Il y a toujours eu des gens affiliés à l'EIIL en Irak. Depuis 2 ans, l'EIIL a soutenu la lutte contre le pouvoir central irakien par l'occupation de routes et par des affrontements contre l'armée nationale. De fait, un certain nombre de leurs militants sont allés faire le djihad en Syrie car ils ont pressenti l'affaissement de l'Etat syrien et en ont profité pour tenter d'abattre ceux qu'ils considéraient comme des alaouites donc des chiites selon leur perception. Il y avait le combat contre Maliki et son pouvoir en Irak et contre Bachar el-Assad en Syrie. Idéologiquement il y a une cohérence. Quand ils ont considéré, à juste titre, que la Syrie, à un moment donné, est devenue le centre du combat du diihad contre les mécréants, les chiites...

peu à peu on a vu que l'EI était en situation de capter, d'organiser, de mobiliser plus de combattants. Leur armement et leur commandement unifié leur ont permis de prendre l'ascendant sur Al-Nosra (deuxième branche djihadiste mondiale rattachée à Al-Qaïda) et sur la quasi-totalité de l'opposition armée à Bachar el-Assad, avec une petite nuance concernant les Kurdes.

Intéressons-nous à présent à celui Qui s'est autoproclamé calife fin juin 2014 : Al-Baghdadi. Qui est ce personnage ? Qu'est-ce que ce titre implique ?

Al-Baghdadi a participé à la résistance contre l'intervention américaine en Irak dès 2003. En 2004, Al-Qaïda en Mésopotamie a été créé. À l'époque c'est le dénommé Zarqaoui qui dirigeait ce mouvement. Zarqaoui s'était illustré par sa cruauté, sa violence, ses exécutions sommaires... ce qui avait même suscité un début de divergence avec Al-Qaïda. Al Zawahiri, idéologue et, depuis la mort de Ben Laden, leader d'Al-Qaïda, avait même en 2006 évoqué que les exactions non contrôlées d'Al-Qaïda en Mésopotamie risquaient d'instaurer la « fitna » : la discorde au sein des musulmans. Al-Baghdadi est formé dans ce climat de violences extrêmes. Il a une obsession antichiite comme l'avait Zarqaoui. Il prend formellement le pouvoir de l'EI en Irak en mai 2010. Autant l'EI a un système de communication assez élaboré, autant sur lui on sait très peu de choses. On l'a vu apparaître pour la première fois en vidéo lors de son discours fin juin à la Mosquée de Mossoul. C'était un homme de l'ombre à la base. Le califat est historiquement un système qui a existé dans le monde musulman et qui joignait le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Le calife à sa tête, considéré comme le successeur de Mahomet, a pour rôle d'assurer l'unité de l'Islam et tout musulman lui doit obéissance. La proclamation fin juin du califat est un fait avéré mais cette proclamation n'a aucun sens théologique. C'est à contre-courant de l'Histoire. Al-Baghdadi fait là de la communication politique, il a trouvé un moyen de capter un certain nombre d'allégeances sur place dans la sous-région, voire même au niveau international lorsqu'on pense à Boko Haram. Les pires des horreurs vont être justifiées au nom du califat, au nom de la non compromission avec l'Occident, avec les chrétiens, avec les juifs, avec les chiites, au nom d'une pureté doctrinale... Mais cela pose un problème avec ce que certains appellent « le choc des civilisations ». Notre rôle est de déconstruire et d'expliquer que ces extrémistes djihadistes n'ont aucun rapport avec l'Islam.

Pourquoi avoir créé un Etat islamique ? Quelle est l'ambition de l'El en Irak ?

Leur ambition est de diriger le monde musulman puisque qu'Al-Baghdadi n'a fait aucune compromission avec quiconque. Comment voulez-vous que des centaines de milliers de musulmans à travers le monde se reconnaissent dans cette personne. L'EI a un pouvoir de nuisance incontestable. Les djihadistes européens qui sont sur place, ne vont pas y rester indéfiniment, quand ils vont revenir, que vont-ils faire? Attentats? Assassinats? Cela va poser un problème de sécurité intérieure. De là à penser que le califat va se répandre peu à peu, c'est un leurre. Ils ne tenteront pas non plus d'avoir une structure politique. Leur seule et unique revendication c'est califat + charia, c'est court comme programme politique. Tout le reste ils n'en parlent pas. C'est là aussi leur faiblesse.

QUEL AVENIR POUR LE GOUVERNEMENT IRAKIEN POST-MALIKI ?

Al-Maliki n'est pas parti de son plein gré, il y a eu de fortes pressions sur lui, il a eu au moins l'intelligence de ne pas s'accrocher trop au pouvoir. La principale préoccupation c'est le maintien du cadre de l'Etat irakien. C'est un effort politique conséquent à faire. L'enjeu maintenant c'est la question kurde, que ca nous plaise ou non des compromis devront être trouvés. Il faut tout faire pour éviter la dislocation de l'Etat irakien qui est très affaibli, résultante de l'intervention américaine. L'Irak existe encore, même si le pouvoir central ne contrôle plus, une partie de son territoire. S'il y avait une dislocation avérée de l'Etat irakien, ça serait infiniment grave pour l'Irak mais aussi pour toute la région, mais nous n'en sommes pas là.

QUELS INTÉRÊTS ONT LES KURDES D'IN-TERVENIR EN IRAK (SOUTENUS PAR L'ÎRAN, LES ÉTATS-UNIS, LA FRANCE...) ?

Les Kurdes renforcent pas à pas, mais de façon claire depuis 2003, leur structure de gestion, de direction du territoire qu'ils contrôlent. Le Kurdistan irakien est une zone de croissance économique, à peu près la seule au Moyen-Orient. C'est une zone stable, il n'y a pas ou très peu d'attentats. Sans survaloriser l'impor-

tance des Kurdes, ils ont su bien jouer le jeu de l'entité irakienne. Mais ils savent que les soutiens dont ils jouissent au niveau international pourraient s'estomper s'ils proclamaient leur indépendance. L'intelligence politique de leur part actuellement est de se doter d'armement plus moderne, de continuer à exporter leur pétrole par la Turquie, de renforcer un rapport de force avec le gouvernement politique à Bagdad de façon à faire valoir le maximum de leurs revendications sans pour cela aller jusqu'à la décision ultime de proclamation de l'indépendance.

Y A-T-IL UN RISQUE D'IMPLOSION DES FRONTIÈRES ENTRE L'ÎRAK ET LA SYRIE SUR DES BASES COMMUNAUTAIRES ?

Les frontières ne vont pas éclater, ce n'est pas à l'ordre du jour. Même si aujourd'hui, entre le nord-est de la Syrie et le nord-ouest de l'Irak il est vrai que la frontière n'existe plus de facto. Du point de vue du droit international, la frontière est toujours là. Ce qui est important c'est de prendre du recul, même si les membres de l'EI sont nombreux et qu'ils attirent des djihadistes qui viennent d'Europe et d'ailleurs, même s'ils ont beaucoup d'argent, même s'ils ont un armement relativement sophistiqué et que les tribus sunnites, notamment irakiennes, les soutiennent incontestablement à ce jour, ce soutien tacite est destiné à éclater. De fait, les tribus sunnites soutiennent l'EI au vu du fait que les dirigeants des tribus considèrent, à juste titre d'ailleurs, que le pouvoir d'Al-Maliki les a complètement marginalisé, socialement, politiquement, donc quelque part ils ne sont pas capables de combattre seuls le pouvoir d'Al-Maliki c'est pourquoi ils ont fait allégeance à l'EI. Ceci étant, à un moment donné, cette allégeance d'une partie des tribus sunnites irakiennes à l'EI va voler en éclat car leurs intérêts vont devenir contradictoires. C'est très important, pour les mois, pour les années à venir. Si on regarde les systèmes d'alliance que les tribus sunnites ont passés depuis 2003, tantôt avec les Américains, tantôt avec le gouvernement d'Al-Maliki, puis désormais avec l'EI, on s'apercoit que ces chefs de tribus n'ont aucun fil à plomb politique, c'est au plus offrant et en fonction de leurs intérêts conjoncturels. Ne sous-estimons pas le processus de l'instauration de l'EI, mais ces djihadistes ne sont pas en situation d'abattre le régime irakien, d'abattre le régime syrien ou d'abattre le régime libanais.

Propos recueillis par Laurie-Anne Riera, L3 Droit Parcours Droit et Société.



Le droit de la Guerre : un rempart face aux nouveaux conflits mondiaux ?

rente-trois conflits armés sont en cours en cette fin d'année 2014(1). La guerre a coutume d'être analysée par les Etats et les médias sous un angle diplomatique, politique ou encore économique, mais rarement d'un point de vue juridique. L'intervention de la communauté internationale en Syrie reste en débat et comporte des enjeux diplomatiques certains entre d'une part les Etats-Unis et l'Europe, et d'autre part la Chine et la Russie qui soutiennent le régime de Bachar el-Assad. Quant au conflit ukrainien, la continuité des échanges économiques entre la Russie et l'Europe semble être au cœur des interrogations. De manière générale, la guerre se caractérise avant tout par sa dimension humaine. Elle se devrait d'être commentée à travers le prisme d'un droit récent,

Transposition des préoccupations morales dans le droit public, la première convention internationale, ou convention de Genève, date de 1864

le droit humanitaire ou droit des conflits armés, en grande partie non respecté par les Etats et méconnu des populations.

Le droit humanitaire se définit comme « l'ensemble des règles qui, en temps de conflit armé, visent à protéger les personnes qui ne participent plus aux hostilités et à limiter les méthodes et moyens de faire la guerre »(2). Cette branche du droit international public a commencé à se développer ces cent cinquante dernières années, malgré la présence de pratiques coutumières depuis deux millénaires. La loi de Manu, traité de loi le plus important de la tradition hindoue, datant de l'an 200 avant JC, déclarait que les armes barbelées ou empoisonnées étaient interdites. Les objectifs poursuivis étaient d'ordre pratique mais les résultats étaient néanmoins d'ordre humanitaire. Ainsi, les prisonniers de guerre étaient soit destinés à devenir esclave soit à servir de monnaie d'échange contre d'autres prisonniers. Au fil des guerres, les nations acquirent la conviction que le droit devait s'imposer lors des conflits afin de limiter les plus grandes atrocités. Transposition de ces préoccupations morales dans le droit public, la première convention internationale, ou convention de Genève, date de 1864. Elle vise à l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées. Ce fut le point de départ d'une codification à droit constant, bien souvent a posteriori. Or le problème est que les règles font suite aux faits et les atrocités caractéristiques d'une guerre servent de base à la rédaction d'une convention internationale quelques années plus tard. A titre d'exemple, l'utilisation à grande échelle de gaz pendant la Première Guerre mondiale déclenche la réflexion sur le protocole de 1925 concernant la prohibition d'emploi de gaz asphyxiants lors d'une guerre. De même, la proportion égale de civils et de militaires tués pendant la Seconde engendre l'adoption de la 4ème convention de Genève de 1949 qui se concentre sur le sort des civils. Le droit est ainsi un buvard qui retranscrit la façon dont les hommes font la guerre à un instant t. Au total, à la suite de près d'un siècle de codification, les quatre conventions de Genève de 1949 constituent la véritable émergence d'un droit qui peut sembler dualiste. C'est l'action conjointe d'un droit humanitaire protecteur des victimes et d'un droit de la guerre encadrant les méthodes.

Mais le droit se doit aussi d'être un aiguillon, d'anticiper les situations. L'enjeu est alors celui de l'application du droit existant aux nouveaux types de conflits. Se développent les conflits dits « déstructurés », caractérisés par l'affaiblissement des structures étatiques et la recherche de pouvoir d'un groupe armé, à l'instar du groupe al Shabbaab qui affiche clairement l'objectif de mettre en place un État islamique en Somalie, souvent mêlés à des conflits identitaires dont une illustration marquante pourrait être le conflit secouant la République Centrafricaine depuis 2013, opposant notamment les milices de la Seleka, à majorité musulmane et fidèles au nouveau président Michel Diotodia, à des groupes d'autodéfense chrétiens, les anti-balaka, soutenant l'ancien président François Bozizé. Cette adaptation du droit à la réalité soulève une question juridique traditionnelle : celle de la qualification. Comment appliquer un droit créé pour des guerres entre armées de nations différentes à un conflit meurtrier entre deux populations ? La distinction est floue entre les combattants et les habitants de la zone de combat, entre les biens à usage militaire et les biens civils. Le manque de discipline des belligérants ainsi que l'armement des civils par des acteurs extérieurs faussent la définition classique d'un conflit armé. Le vide juridique se creuse à mesure que la guerre se désinstitutionnalise. Il est alors impossible d'appliquer la loi martiale à des combattants non militaires, la loi pénale nationale à des combattants étrangers, faute de compétence personnelle active des institutions judiciaires, et à des combats menés en dehors des frontières, faute de compétence territoriale. C'est en ce sens que nous devons souligner la nécessité de l'émergence d'un droit humanitaire non seulement plus large afin d'embrasser toutes les situations conflictuelles possibles mais aussi plus précis pour permettre une qualification juridique effective des faits.

Le conflit israélo-palestinien met en exergue les questions juridiques entourant la conduite de la guerre. Il semble osciller entre un conflit armé international traditionnel mettant en cause deux Etats et un nouveau conflit pour lequel la distinction entre la population civile de la bande de Gaza et les combattants du Hamas est au cœur des débats. Les deux parties sont accusées de violer le droit humanitaire. L'article 3 commun aux quatre conventions de Genève de 1949 interdit les attaques indiscriminées et disproportionnées(3) contre la population civile. S'agissant des tirs de roquettes partant de la bande de Gaza et ciblant le territoire israélien, les armes utilisées par le Hamas sont considérées comme tellement imprécises qu'il ne peut pas les

L'enjeu est alors celui de l'application du droit existant aux nouveaux types de conflits

pointer sur des cibles militaires sans imposer un risque important de préjudice civil. La cible ne serait alors pas exclusivement militaire et les dommages collatéraux causés aux civils constitueraient un préjudice disproportionné par rapport à l'avantage militaire que l'attaque pourrait apporter. Quant à la « Knock on the roof », technique de bombardement et méthode d'avertissement utilisée par l'armée israélienne, consistant en un premier tir dans le toit du bâtiment ciblé afin d'inciter les occupants à évacuer la zone, il n'est pas certain qu'elle respecte entièrement les exigences du droit humanitaires selon Human Rights Watch (HRW). En effet, les lois de la guerre insistent sur le fait que les parties au combat doivent donner un avertissement « en temps utile et par des moyens efficaces ». Ainsi, un avertissement trop tardif, insuffisamment détaillé sur l'endroit où se mettre à l'abri ne serait pas considéré comme efficace.

Après les combats, le temps est à la reconstruction. Là encore le droit humanitaire s'est développé pour que, en cas d'échec de la protection due aux civils, des mécanismes de responsabilité et de sanctions soient mis en place. C'est sur ce point que les développements sont encore attendus. Droit inutile car inefficace pour certains, le droit de la guerre reste à la merci de la souveraineté et de la volonté politique des nations qui constituent la seule police à l'échelle internationale pouvant mettre en cause les responsables de crimes de guerre. La Cour Pénale Internationale, créée en 2002 et dont les statuts sont aujourd'hui ratifiés par 120 pays, n'est pas reconnue par des nations clés à l'instar des Etats-Unis, de la Chine ou de la Russie et ne possède donc aucune compétence à leur égard en cas de commission de crimes de guerre. Elle s'avère donc souvent frappée d'inefficacité.

Ainsi, les États jouent eux-mêmes le rôle de juge en condamnant les mauvais élèves du droit humanitaire à des sanctions diplomatiques telle que l'isolation sur la scène internationale ou encore à des sanctions économiques consistant en des embargos ou des gels d'avoirs étrangers de la classe dirigeante du pays. L'opinion publique représente aussi un garde fou précieux face à l'escalade de certains conflits.

En l'absence de sanctions juridiques, les dispositions existantes, pourtant contraignantes, semblent vouées à l'échec. Il s'agirait alors, en guise de perspectives, d'institutionnaliser un véritable mécanisme de sanction qui, idéalement, jouerait à terme un rôle de dissuasion.

- (1) Uppsala Conflict Data Program, centre de recherche sur la paix et les conflits de l'université d'Uppsala.
- (2) Brochure sur le droit humanitaire, 2003, Comité International de la Croix Rouge.
- (3) Art. 57, protocole I de 1977

Axelle Lecomte, étudiante en master 2 Droits de l'Homme et droit humanitaire (Paris II) Hugo Matricon, étudiant en master 2 Droit des affaires et fiscalité (Paris II)

Un "linceul" en TAFTA

a liberté du commerce comme bélier contre les protections sociales est une histoire qui se répète inlassablement, traité après traité, rejet populaire après rejet populaire. Alors que les séismes de la mondialisation et de l'ingérence laissent la Grèce, le Portugal, la Lybie ou l'Irak pour moribonds, une moitié de l'Humanité dans le dénuement, et une Humanité entière en danger de mort carbonique, il

semble que l'intérêt des peuples ne soit toujours pas une priorité. Après les catastrophes des libéralisations forcenées signées FMI dans les pays pauvres après la décolonisation, les élites non-élues de la Commission européenne et les puissances industrielles américaines nous préparent un nouveau-né prometteur pour les profits : le Trans-Atlantic Free Trade Agreement, ou TAFTA. Pourtant, le monde contemporain est en feu. Massacres de Gaza, fantômes de guerre froide, impasse écologique, crise de la dette, inégalités et consumérisme le font marcher sur la tête. Une tête, bien froide elle, composée des moins d'1% des personnes les plus fortunées (dont les soixante-sept les plus aisées sont plus riches que les trois milliards d'humains les plus pauvres), qui par leurs investissements décident concrètement du visage du monde de demain. Mais à problème de cheval, remède de cow-boy. Peu importe que les problèmes d'aujourd'hui soient le résultat du big-bang financier et numérique d'hier, de la mainmise civilisationnelle des Nords économiques et de leur société du gaspillage, nos élites semblent avoir la solution : TISA (accord sur les services), CETA (accord de libre-échange entre l'Europe et le Canada), et l'inmanquable TAFTA (alias TTIP alias GMT alias ATP) sont au menu de l'avenir des « pays riches ».

Négocié en secret depuis juillet 2013 par l'Union Européenne et des délégations américaines avant libre accès à tous les documents préparatoires, le TAFTA prévoit le même effondrement démocratique que l'AMI (une disposition de l'ALENA négociée à l'insu du Parlement américain), qui avait été repoussée après sa révélation au public par des protestations massives. Les pays signataires devront adapter leurs législations aux dispositions d'un TAFTA négocié entre lobbys(1). Outre la libéralisation massive de nombreux secteurs, le traité transatlantique permettrait aux groupes privés d'attaquer les Etats en leur propre nom si ceux-ci ne « garantissent pas un cadre réglementaire conforme aux prévisions des investisseurs », mais également en cas « d'expropriation indirecte »(2). Une politique de santé rogne sur des profits espérés ? L'Etat devra peutêtre payer des millions. Une politique environnementale diminue la valeur d'un investissement ? L'Etat devra y renoncer ou payer des millions. Les négociations concernant le TAFTA couvrent tous les domaines, normes de toxicité, énergie, culture, droits d'auteurs, ressources, assurance-maladie, prix, libertés et vie privée... jusqu'à l'aviation. À ce sujet, l'organisation Airlines for America a déjà listé les réglementations européennes inutiles à supprimer, notamment le système de quotas d'émissions de Co2, « au nom du progrès ».

La liberté du commerce comme bélier contre les protections sociales est une histoire qui se répète inlassablement

Mais la démocratie ne sera malheureuseument jamais assurée par des juristes de l'investissement international. Les tribunaux extrajudiciaires, chargés d'arbitrer entre les Etats et les plaignants, sont en effet composés d'avocats d'affaires qui ont pouvoir de décision et de punition dans les conflits commerciaux. Quinze de ces avocats se partagent 55% des affaires actuelles(2), notamment dans le cadre du Trans-Pacific Partnership et d'autres accords commerciaux. Des deux milliards d'euros versés en 2012 par l'Equateur à une compagnie pétrolière à la plainte de sociétés européennes contre l'augmentation du salaire minimum en Egypte, sans oublier les plaintes de Philip Morris contre la législation antitabac australienne, les intérêts privés ont déjà vastement l'occasion de saper les décisions démocratiques. Le TAFTA sacralisera définitivement cela, permettant à quelques 58 000 filiales américaines en Europe d'être dédommagées face à des législations qui seront en revanche applicables aux entreprises locales.

14 milliards de dollars. C'est la somme que les accords signés par Washington ont octroyéé aux investisseurs face aux divers Etats signataires à titre de dommages et intérêts jusque-là. L'ouragan TAFTA obligera les élus à revoir leurs politiques de fond en comble pour satisfaire les fonds d'investissement, et cela à l'échelle mondiale, puisque tout pays désirant commercer avec les États-Unis ou

l'Europe devra adopter les règles prévalant au sein de leur marché commun. Si les Européens doivent surtout craindre une détérioration qualitative des biens consommés et une américanisation supplémentaire des modes de vie, les Américains peuvent quant à eux craindre le nivellement par le bas des normes financières, plus lestes en Europe⁽²⁾.

L'OMC, qui a pourtant condamné l'Europe pour refus d'imports d'OGM (et où les USA sont les seuls à avoir une minorité de blocage), semble une timide tentative comparée au TAFTA. Celui-ci permettrait l'application quasi-universelle du principe « protecteur-payeur » et sonnerait le glas du progrès social. Et outre le fait que le Conseil américain des producteurs de porc (NPPC) ait déjà fait savoir qu'il « n'accepterait pas d'autre issue que la levée de l'interdiction du porc à la ractopamine en Europe »(3), en rappelant que la ractopamine est bannie dans 160 pays de par ses risques pour la santé, il est à préciser que le Centre européen d'économie politique internationale (Ecipe) prévoit un surcroît de richesse de 3 centimes par tête et par jour à partir de 2020 grâce au TAFTA(3). C'est peu payé pour l'abolition de la démocratie et la diffusion potentielle de nombreux périls sanitaires et environnementaux. Même pour les indifférents à la survie humaine que le dogme de la croissance disparue fait encore rêver, le TAFTA est une nouvelle médiocre, l'Ecipe estimant à 0,06% la croissance annuelle en découlant. Si l'on considère de plus que les Etats-Unis sont les champions du non-respect des accords, il est impératif de sauver les miettes des souverainetés européennes. Voulons-nous prendre tant de risque pour lubrifier un peu plus le commerce, alors que nos téléphones et nos ordinateurs sont déjà américains?

Cet article se focalisait sur une des



menaces du TAFTA, c'est-à-dire un effondrement démocratique, voire sanitaire et écologique, programmé. Les accords CETA et TISA complètent l'offensive libre-échangiste qui semble avancer sans se soucier des inégalités explosives et d'un modèle financier, voire sociétal, incensé. La décision, elle, reviendra au Par-

lement Européen : il est donc urgent de descendre dans les rues(1).

Lionel Pelisson Master Affaires Internationales et Développement

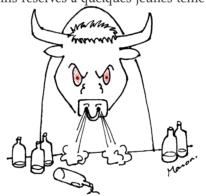
- (1) Voir *Brussels Business*, documentaire ARTE sur la "proximité" des parlementaires et des lobbys du privé
- (2) Lire le dossier "TAFTA: Les puissants redessinent le monde", *Le Monde Diplomatique*, Juin 2014 (3) Lire Lori Wallach, "Le Traité Transatltantique, un typhon qui menace les européens", www.mondediplomatique.fr/2013/11/WALLACH/49803

¡La feria está muy loca!

I'irai de Pampelune jusqu'à Bayonne, j'irai de Dax jusqu'à Mont-de-Marsan. Je ferai le plus grand pélerinaaageuh des festayres de tous les temps ! » C'est en ces mots beuglés en une langue idiomatique quelque part entre l'accent gascon et le trop-plein de sangria que je quittais Éric, un jeune homme vêtu de blanc et de rouge parmi un million d'autres. Et encore, je vous épargne la chanson paillarde qui a suivi. C'était un doux soir de juillet, quelque part sur un quai de l'Adour, à Bayonne, en plein cœur des fêtes éponymes. Vu son état, je doute qu'il ait tenu ne serait-ce qu'une heure de plus, comme on dit, c'est l'intention qui compte. Loin de moi l'idée de véhiculer de douteux amalgames, mais c'est globalement l'image qu'auront laissée ces férias dans l'esprit de beaucoup de gens qui les découvraient comme moi pour la première fois : une grand-messe alcoolisée où l'on s'excite à l'idée de « choper » le plus de filles possibles, serrés comme les sardines de Patrick Sébastien que l'on invoque toutes les cinq minutes. Il y a de la musique, des peñas (bars en extérieurs), des bandas (fanfares ambulantes typiques du Sud-Ouest) et des centaines de milliers de « jeunes » de 16 à 40 ans au milieu desquels se perdent jusqu'aux douze coups de minuit des familles souvent paniquées. Le tout sous l'œil bienveillant du Roi Léon, géante marionnette machiavélique à qui on doit la riche idée de remettre les clés de la ville aux festayres pour lancer les festivités le premier soir.

Cela ressemble beaucoup, au choix, à n'importe quel festival ou parade où la musique serait un peu moins prépondérante. Ce qui est moins évident, surtout lorsque comme beaucoup de « jeunes » on ne se rend à Bayonne que pour la nuit, c'est que ces fêtes se veulent avant tout taurines. Les férias, organisées un peu partout d'Hendaye à Aix-en-Provence, du printemps jusqu'à la fin de l'été, sont issues d'une tradition festive espagnole qui trouve son emblème dans les *San-*

fermines, fêtes annuelles printanières de Pampelune. Importées au début du XXème siècle, elles sont le cadre de lâchers de taureaux en pleine ville et d'autres jeux de ce genre. Si vous êtes de la région, votre père ou votre grand-père vous racontera peut-être qu'il gagnait son « argent de poche » l'été en essayant désespérément de voler la cocarde fixée au front d'un taureau peu conciliant, le tout à l'aide d'un peigne, ville après ville. Aujourd'hui, on voit toujours des corridas et des jeux taurins réservés à quelques jeunes témé-



raires assouvissant en général leur trop plein de testostérone. Mais tout cela n'est plus central: pensez-vous qu'un million de personnes s'essayent au harcèlement de vachette sur les bords de l'Adour? De la tradition semble avoir triomphé le binge drinking et les bandas peinent à rameuter les foules face aux bars diffusant à l'unisson l'ensemble des tubes de l'été. D'une fête typique, on arrive à une sorte d'orgasme collectif combinant mains (très) mal placées en pleine rue, comas éthyliques et bagarres intermittentes. Que penser de ce capharnaüm semi-orgiaque où l'on ne semble plus vraiment responsable de ce que l'on fait (« ce qui se passe à Bayonne, reste à Bayonne ») et où l'on sabre tout un héritage culturel sur l'autel de l'alcool et de la sensualité (très) décomplexée ? La débauche n'est pas neuve, et cela fait quelques générations déjà qu'elle est avérée dans ces fêtes. Plus qu'une épidémie d'herpès, ce qui est à craindre ici est la disparition de toute une culture festive que beaucoup relèguent au rang de secondaire. En changeant de visage au gré des nouveaux *festayres* venus de toujours plus loin, les « touristes » de la fête, les *férias* ont amorcé leur propre perversion. Occasion rêvée pour les générations plus âgées d'accuser notre jeunesse de sacrilège.

L'humanité a toujours su « faire la fête » : de la torture publique d'un de ses membres à l'ingestion de substances psychoactives en passant par toutes les débauches de boisson, de sexe et de nourriture possibles et imaginables. Les férias, l'un dans l'autre, restent très bon enfant et ne tendent pas à des violences en réunion ou autres actes scabreux et condamnables. Il s'agit d'une sorte de défouloir géant où chacun cherche à jouir au mieux du moment, en pleines vacances d'été. Plutôt qu'un taureau dans une corrida, c'est leur foie que beaucoup de festayres tuent à petit feu. S'attaquer aux fêtes comme celles de Bayonne sous prétexte qu'elles seraient archétypales du manque de respect pour les traditions « des jeunes d'aujourd'hui » est finalement très hypocrite. Loin d'être millénaires, les férias, leurs attractions et leurs abus, ne sont que le reflet des mœurs des années qu'elles traversent. Chacun en son temps et à son échelle se contente de déployer les moyens que son époque lui offre, plus ou moins destructeurs soient-ils.

Y a-t-il vraiment fête quand il n'y a pas d'excès ? Loin de moi l'idée d'en faire une quelconque apologie, mais il est ici difficile de dissocier la fumée de son feu. Oui, il faut être responsable, oui il faut aussi être respectueux. Gardons les traditions, mais ne soyons pas réactionnaires, et laissons la jeunesse s'émanciper!

Charles Moulinier Becher DEGEAD2

Expression libre



n famille, entre amis, en amoureux, les vacances sont l'occasion de sortir du long fleuve plus ou moins tranquille du quotidien et d'emprunter, durant une semaine ou quelques mois, un autre chemin. C'est parce que tout change, que l'on va au-devant de la nouveauté pendant ce temps si précieux de liberté, qu'on a tous quelque chose à raconter, un moment fort, un moment drôle, des leçons de vie. En mots et en couleurs, vraies ou inventées, nostalgiquement vôtres : nos histoires de vacances.

Marie-Alix Danton, L3 Droit Parcours Droit et Société

Rome, l'éternelle

ia Condotti, un chaud samedi après-midi de juillet. Rome, j'en rêvais. Les cendres des empereurs, des siècles de culture qui émergent à peine de terre. Je voyais dans cette éternité déchue un vibrant témoignage du cycle de la vie. Mais cet après-midi nous avions quitté le forum romain pour la rue la plus commerçante de la ville et on aurait pu croire que toute l'Italie avait décidé de se presser avec nous devant Dior et Louis Vuitton. Héloïse m'avait accompagnée dans mon voyage à travers les siècles, mais il semblait que ces mêmes siècles nous séparaient l'une de l'autre. Je savais bien que l'écrasante température n'était pas seule responsable du silence qui pesait entre nous depuis bientôt deux heures. Il v avait une dissonance, un décalage que ni l'une ni l'autre ne parvenions à surmonter et la lassitude de cette amitié crépusculaire nous envahissait toutes deux sans que nous osions nous l'avouer.

Épuisées par la pesante atmosphère nous arpentions le quartier de la Trinité des Monts à la recherche d'un coin d'ombre où nous reposer avant de nous adonner à cette pénible activité bi-quotidienne : la quête d'un restaurant. Je m'assis sur les marches du parvis, et m'appuyais nonchalamment contre le mur de l'église, fermant à moitié les yeux pour décourager toute ultime tentative de dialogue. Derrière mes paupières micloses, j'observais les touristes de tous âges, de toutes corpulences se mêler aux

romains avec plus ou moins de discrétion. Mon regard s'arrêta un instant sur un de ces marchands qui assaillent les touristes pour leur vendre des bouteilles à un euro. Passablement énervée par ce racolage perpétuel auquel il est parfaitement impossible d'échapper dans cette ville et qui me rappelait les vendeurs à la sauvette du Champ de Mars, je détournai le regard et le posai sur un jeune italien qui, de l'autre côté de la rue, traversait la place d'un pas décidé.

La peau tannée par le soleil romain, il portait précieusement un petit classeur jaune poussin. Il devait avoir une vingtaine d'années. Il fondit sur une jeune adolescente mal assurée et visiblement complexée. Il lui murmura quelques mots, elle rit, il lui montra son petit classeur et elle sembla vivement intéressée. La mère de la fillette qui marchait un peu devant revint sur ses pas, le jeune homme lui adressa là encore quelques mots en agitant son précieux classeur jaune, la femme rit elle aussi, sortit un billet de sa poche, serra la main du jeune homme qui embrassa la fillette avant de franchir la rue de son pas décidé.

À peine arrivé de l'autre côté de la rue, il fondit à nouveau sur deux jeunes filles, celles-ci s'arrêtèrent à peine mais lui serrèrent malgré tout la main. Il s'approcha alors d'un groupe d'adolescentes assises sur les marches juste à côté de nous. Il les fit rire une première fois et de son classeur sortit des cartes postales. Un chat

gris déformé, fumant une cigarette. Un paysage romain aux couleurs surréalistes. Il en donna une à chacune, elles lui tendirent un billet de 20 euros, il les récupéra toutes, leur en laissa finalement une, puis il se dirigea vers nous.

Il prononça quelques mots en italien. Amusée mais surtout très intriguée par la rentabilité d'une telle rhétorique, je lui expliquais qu'on ne parlait pas sa langue et que je ne lui donnerais pas d'argent mais que j'étais très intéressée par sa méthode. Il me répondit brièvement que c'était son job de parler et surjoua la supplication en me disant qu'il avait besoin d'argent pour manger. Je riais en lui disant qu'avec ce que j'avais aperçu dans son porte-monnaie il avait de quoi manger pendant six mois... Ma remarque sembla beaucoup le contrarier et il nous serra la main à toutes les deux avant de s'en aller. Je le vis poursuivre son manège à deux reprises, souvent il se retournait vers nous.

Je restai longtemps pensive en songeant à ce jeune homme. Lorsqu'il avait rangé le billet donné par nos voisines, j'avais vu dans son porte-monnaie une liasse impressionnante. Contrairement à la plupart des racoleurs romains, il ne vendait rien de plus qu'un peu de rire et son grand sourire. J'étais d'autant plus intriguée qu'il n'était même pas infiniment beau, tout juste mignon, et pourtant, en deux phrases il parvenait à soutirer 20 euros à qui voulait bien l'écouter. Ses proies étaient exclusivement fémi-

nines, elles étaient pour la plupart jeunes, timides, il les étourdissait par la violence de son abord, et les enjôlait en à peine trois phrases mais avec quels mots ? D'où lui venait sa puissance rhétorique ? J'étais très frustrée que la barrière du langage m'ait empêchée de percer le mystère d'une telle puissance oratoire.

Je restais silencieuse ce soir-là, absorbée par mes réflexions, cherchant inlassablement le secret de cet étrange rhéteur. C'est au moment de finir mon tiramisu à l'orange que me revint en mémoire un détail de sa physionomie qui m'avait complètement échappé: la petite verrue qu'il avait au coin du nez. C'était un détail parfaitement anodin et qu'à vrai dire j'avais à peine remarqué. Cependant il me revint à l'esprit comme une révélation: cette petite verrue sur l'arête du nez avait la forme... d'un pois chiche... cicero en latin. La même caractéristique

qui avait valu son surnom à Cicéron, l'un des plus remarquables orateurs de l'Antiquité et dont il m'avait semblé le matin que les discours résonnaient encore dans les ruines du forum. Et si ce baratineur croisé l'après-midi était en réalité le descendant insoupçonné d'un tel génie ?

Je demeurais émue par cette idée, intriguée qu'une telle coïncidence renaisse du hasard 20 siècles plus tard. Par curiosité, je me penchais sur la vie de Cicéron, le soir, en rentrant à l'hôtel.

Avant de m'endormir, des mots vieux de 2000 ans sauvèrent mon amitié pour Héloïse :

« Parmi les biens, la plupart des gens n'accordent de valeur qu'à ce qui est source de profit. Ils sont attachés à leurs amis comme à du bétail, dans l'espoir d'un rapport maximal. Ce faisant, ils se privent de l'amitié la plus belle et la plus naturelle, celle qu'on recherche uniquement pour elle-même. Ils



sont incapables d'appréhender seuls ce qui fait vraiment le prix et l'essence de l'amitié. Si chacun de nous s'aime soi-même, ce n'est pas dans l'espoir d'un profit quelconque, c'est tout simplement par amour de soi. Si l'on ne se conduit pas de même en amitié, on ne trouvera jamais le véritable ami, cet autre soi-même » Cicéron, De Amicita, 44

Marie-Alix Danton L3 Droit Parcours Droit et Société

From heaven with love

l'ère du numérique, Facebook, Skype, Whatsapp et bien d'autres nous permettent d'obtenir des nouvelles de nos amis partis à l'autre bout du globe, il subsiste cependant une vieille tradition : celle des cartes postales. L'intérêt même de ces cartes réside dans le fait que, bien souvent, notre personnalité tend à s'y refléter... Alors, sur ce petit morceau de papier cartonné rectangulaire, comme sur Twitter, chacun s'applique à synthétiser, en un minimum de caractères, les moments forts de ses vacances. Peut-être en avez-vous recues ou en avez-vous envoyées ? Voici pour vous, en exclusivité, les commandements de la carte postale, fruits d'un été épistolairement intense...

1- DES NOUVELLES TU NE DEMANDERAS PAS :La carte postale est dépourvue de toute connexion internet et ne doit donc pas être confondue avec une messagerie instantanée. Ainsi, il est préférable de ne pas gâcher le peu de place que vous avez pour demander à la personne comment elle va. Imaginez en effet que vous receviez un de ces précieux bouts de carton au retour des vacances. Vous êtes un peu triste de retrouver la grisaille parisienne, le bruit assourdissant du métro, les températures hivernales et là... vous tombez sur une carte en provenance d'une destination de rêve, sentant encore le monoï et avec comme première phrase d'accroche « Hey j'espère que tu vas bien! »... Hum, comment dire...NON CA NE VA PAS! #404BonneHumeurNotFound

D'ailleurs, j'attends toujours la personne qui m'enverra une carte pour me répondre « Hey salut j'ai bien reçu ta carte. Je viens de rentrer chez moi, il pleut il fait froid je perds mon bronzage mais c'est trop génial »

2 — DU TEMPS TU NE PARLERAS POINT : Rien ne sert de préciser le temps qu'il fait si vous envoyez une carte qui, comme la plupart de ses congénères, représente une plage de sable fin. (De toute manière, tout le monde sait que même s'il pleut des trombes d'eau, vous éviterez de le

des trombes d'eau, vous éviterez de le préciser dans votre carte. Attendez, faut bien rendre un peu jaloux les collègues, non?)

« Salut l'ami, je suis dans une région paumée avec comme seuls voisins un champ de colza et un nid de merles, le temps est pourri et je patauge dans la boue toute la journée. Je n'ai pas encore vu le soleil cette semaine tant les nuages sont impressionnants. Hâte de rentrer tout pâle à Paris. Je t'embrasse. Jean-Jacques »



3 - À LA DESTINATION TU FERAS ATTEN-

TION: Tout le monde ne vit pas seul chez soi et les cartes postales sont souvent soumises à la curiosité de ceux qui croisent leur chemin. Ainsi, si vous souhaitez raconter à votre meilleure amie les soirées arrosées sur la plage où vous avez rencontré votre amour de vacances qui se trouve être un très bon amant, assurez-vous tout de même que les parents ne risquent pas

de tomber dessus, ni le petit frère ou la petite sœur qui pourrait s'empresser d'aller demander plus d'explication quant à la définition d'un bon amant. Cet argument est également valable si vous envoyez à votre collègue de travail, une carte qui passerait par le service courrier.

« Je te promets, il a complètement déchiré la chemise que ma mère m'avait offerte pour mon anniversaire, et comme j'avais pas mis de soutien-gorge bah je me suis retrouvée sans rien lol mdr . Je te raconterai. Et toi, comment vont tes deux copains?»

« Salut l'ami! Alors, comment ça se passe au boulot? Le boss est rentré? Il est toujours aussi lourd? Eh dis-moi, tu as réussi à te faire la petite secrétaire sexy de l'accueil ? Bisous sur tes fesses, on se voit la semaine prochaine » 4 - Dans la simplicité tu resteras :

À moins d'envoyer une carte à une personne vivant seule, où d'être assurée de l'ouverture d'esprit de la famille du destinataire (voire de ses collègues de travail), je vous conseille d'éviter les cartes fantaisistes qui exhibent bien souvent des femmes aux formes généreuses et divers mâles diablement gâtés par la nature au profit de cartes plus saines d'esprit proposant d'adorable chatons emmitouflés dans une serviette de plage ou dégustant une glace italienne en observant le délicieux coucher de soleil qui s'offre à eux.

Après, libre à vous de détruire à jamais votre réputation auprès des parents de votre pote.

5 – De l'adresse tu te souviendras : Le tout est de jouer sur l'effet de surprise.

Il s'agit bien de surprendre son correspondant, afin de lui voler un sourire, lui soutirer une pointe de nostalgie de ces vacances d'été... Il est donc de votre devoir d'anticiper et de ne pas demander à la dernière minute l'adresse de votre correspondant.

« C'est quoi ton adresse déjà ? » - Autrement dit « Hey je suis en train de t'écrire une carte postale mais j'ai pas ton adresse. Tu peux me la donner s'il te plait ? Et comme je suis en train de t'en écrire une, tu pourrais sans doute faire de même hein ! »

Maintenant que vous avez en main la recette d'une bonne carte postale (ou tout du moins l'assurance que celle-ci ne fera pas scandale) à vous de jouer! Et pour les petits chanceux qui repartent en octobre, vous savez ce qu'il vous reste à faire...:)

Laura Hannoun M1 Marketing et stratégie

Missive de la France profonde

Buenas tardes et autres bonnes nuits mon cher poney slovaque,

10 juillet. Semaine de vacances dans la maison familiale au fin fond du C*****. Cela fait une semaine que notre petite région concentre 60% des précipitations nationales.

Je suis maintenu éveillé par les adorables hurlements de l'une de mes petites nièces (3h41 quand même). Deux jours qu'elles sont ici et déjà je parviens immanquablement à identifier, en moins d'une demimesure l'auteure dudit hurlement. Je puis donc t'affirmer qu'il s'agit de Faustine, I an et demi, doux mélange de Margaret Thatcher (pour sa propension marginale à dire non) et de Nikita Khrouchtchev (pour sa virtuosité à frapper sur la table avec sa chaussure).

Mon séjour est agréable quoique frigorifiant. Je ne sais ce qui des températures hivernales ou de la pensée qu'on a allumé un feu un 10 juillet me hérisse le plus le poil. Ayant oublié ma peau de bête chez toi, je déambule dans la cambrouse affublé d'une informe veste de chasse (fragrance « Sueur du trappeur » garantie). La nuit je joue au petit pois de la Princesse au petit pois : j'essaye de me mettre sous le maximum d'épaisseurs. Je cumule actuellement un drap, deux couvertures, un édredon, un couvre lit et un ravissant pull de chasse acheté à la

coopérative agricole du coin. J'en suis à un tel niveau d'oppression au moment de m'endormir que j'ai eu un regard de compassion pour le hamburger de la pub Mac Do hier matin.



J'ai beaucoup pensé à toi et à ta description de ta salle de bain slovaque en sortant de ma douche en plastique dont la cabine n'est jamais à l'abri d'un effondrement, pour peu que mon corps ne soit sujet à un brusque déséquilibre, entraîné par le mouvement hasardeux de la savonnette. Après cette danse tout en mousse vient celle dite du « sortir de la douche ». Il s'agit tout d'abord d'enfoncer ses deux pieds dans les longs poils du tapis de bain (mêlés à ceux de ses 3 précédentes générations d'utilisateurs), en esquivant habilement les cadavres de mouches. Après quoi il faut promptement se plier en deux pour aller récupérer la serviette qui cuit benoitement sur le poêle électrique. Oui car il faut savoir que ma salle de bain donne sur le potager (dont le jardinier ne rate pas une occasion de tirer une carotte et deux radis bien rouges) et sur l'entrée de la propriété. De sorte que je puis exposer mon corps nu à la vue de tout un chacun, de jour mais surtout de nuit, pour peu que ma manœuvre de camouflage ne soit pas assez rapide.

Par ailleurs il n'y a pas de verrou dans la salle de bain en question, je suis donc menacé à tout moment par l'irruption de Chantal, notre cuisinière, et je peux être amené (comme ce fut le cas ce matin) à me suspendre nu comme un ver au bouton de la poignée pour la dissuader d'ouvrir la porte, ne couvrant plus mes arrières que de l'espoir qu'aucun être humain ne vienne assister sous mes fenêtres à la montée précoce de la lune. Je vis donc au quotidien des situations tout à fait cocasses pour mon intimité personnelle.

Faustine semble s'être tue, j'en profite pour aller dormir. Si tu reviens en vie de Bratislava j'en déduirai que tu es physiquement à la hauteur des rudesses du climat local, peut-être déciderai-je alors de t'inviter à te joindre à moi pour un nouveau Koh-Lanta en France profonde.

Un vacancier en mal d'urbanisme.

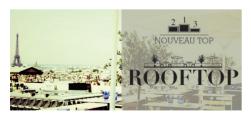


À chaque numéro, La Plume invite Paris-Ci à venir vous présenter leurs bons plans étudiants. Bars, restos, sorties, suivez le guide.

Chaque mois, Paris-Ci te fait découvrir de nouvelles adresses en suivant un thème choisi par la rédaction.

Tes vacances riment avec stage, boulot ou rattrapages et tes potes ont été remplacés par des touristes en masse. Pour beaucoup d'entre nous, la fin du mois d'août à Paris se résume à ça. Alors ce soir décide toi à sortir avec ta moitié ou tes collègues et profite des derniers rayons du soleil depuis une terrasse avec vue plongeante sur Paris. L'idée est aussi de profiter de ta paie... Et tant mieux, plein de rooftops sont en train de fleurir dans la capitale : du plus intimiste au plus délirant, les meilleures adresses sont

www.guideparisci.com/rooftop/



PARIS-CI vous présente sa liste d'établissements partenaires, avec deux bons plans dans ce numéro !

Retrouvez-les tous sur guideparisci.com/a-la-une/bonsplans



Bistrot 82

82, rue des martyrs 75018

L'accueil de ce Bistrot de Pigalle se poursuit tard dans la soirée et ses afters se chargeront d'achever ta nuit en beauté. Le patron est ainsi à la hauteur de ses shots et de ses cocktails. Résumer Pigalle au moulin rouge serait une hérésie, le bistrot 82 est définitivement l'attraction qui réjouira tes sens, ta soirée et tes potes. Attention, le bistrot 82 est fortement addictif, une consommation excessive entraîne le bonheur pour toi, tes potes et ton portefeuille, réservé aux foies avertis

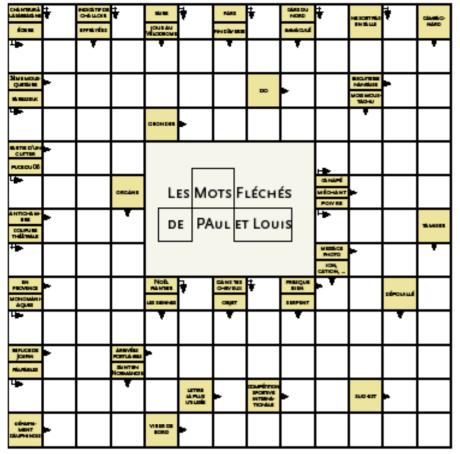


La Tireuse

18, rue Laplace 75005

La Tireuse est un bar où tu recharges ta carte pour te servir de la bière! Plusieurs tireuses de bières différentes sont à la disposition des clients, n'ayant qu'à mettre un montant sur une carte auprès du barman. La Tireuse est un bar à bière avant tout, mais propose également des plateaux de charcuteries ainsi que des cocktails. Ce concept s'inscrit dans un cadre très sympa où tu pourras t'affaler sur de supers canap'. Certains soirs des soirées « scène ouverte » sont organisées avec des concerts et tous les deuxièmes mercredi du mois on peut assister à des tours de magie. C'est aussi un lieu idéal pour s'enflammer devant un match.

Retrouve tous nos bons plans, adresses et partenaires sur www.guideparisci.com



1			7					
		5	2		9			
2	9	4		5		1		
	8		5			7		
6								8
		9			2		3	
		9		8		3	7	6
			6		5	2		
					5 3			4

		4				6		9
	1		4					8
		7		8				
			2	8 9				
5			3		1			4
				7	8			
				5		8		
9					7		2	
6		8				7		

Par Louis de Baynast et Paul de Béon, DEMI2E 2

Retrouvez plus d'articles et d'interviews sur notre site www.laplumedauphine.fr Vous pourrez consulter nos anciennes publications et contacter l'équipe.







Clairefontaine

Douceur de l'écriture

















#Happy Clairefontaine

clairefontaine.com